

Pinault Collection

Exposition
Bourse de Commerce
05.03—25.08.25

Corps et âmes

Avec les œuvres de :

GEORGES ADÉAGBO / TERRY ADKINS /
GIDEON APPAH / DIANE & ALLAN ARBUS /
MICHAEL ARMITAGE / RICHARD AVEDON /
GEORG BASELITZ / CECILIA BENGOLEA /
CONSTANTIN BRANCUSI / MIRIAM CAHN /
CLAUDE CAHUN / ALI CHERRI /
PETER DOIG / MARLENE DUMAS /
ROBERT FRANK / LATOYA RUBY FRAZIER /
PHILIP GUSTON / ANNA HALPRIN
& SETH HILL / DAVID HAMMONS / DUANE
HANSON / KUDZANAI-VIOLET HWAMI /
ANNE IMHOF / ARTHUR JAJA / WILLIAM
KENTRIDGE / DEANA LAWSON / SHERRIE
LEVINE / KERRY JAMES MARSHALL /
ANA MENDIETA / ZANELE MUHOLI /
SENGA NENGUDI / ANTONIO OBÁ /
IRVING PENN / MAN RAY / ROBIN RHODE /
AUGUSTE RODIN / NIKI DE SAINT PHALLE /
MIRA SCHOR / LORNA SIMPSON /
WOLFGANG TILLMANS / KARA WALKER /
LYNETTE YIADOM-BOAKYE

Sommaire

P. 02	Introduction
P. 03	Parcours de l'exposition Vestibule Salon Le corps témoin Le corps exposé L'âme au corps Rotonde / Galerie 2 / Studio: Arthur Jafa Galerie 3: Deana Lawson Passage / Salle des machines: Ali Cherri
P. 23	Biographies des artistes
P. 30	Autour de l'exposition Programmation associée Catalogue de l'exposition Informations pratiques Médiation
P. 33	Visuels pour la presse
P. 36	Annexes Pinault Collection Les expositions de Pinault Collection

Pinault Collection
Direction de la communication
Thomas Aillagon
taillagon@pinaultcollection.com

Claudine Colin Communication
Dimitri Besse
dimitri.besse@finnpartners.com
Léa de Roux
lea.deroux@finnpartners.com
+33 (0)1 42 72 60 01

Introduction

À l'appui d'une centaine d'œuvres de la Collection Pinault, la Bourse de Commerce présente l'exposition « Corps et âmes », offrant une exploration de la représentation du corps dans l'art contemporain. D'Auguste Rodin à Duane Hanson, de Georg Baselitz à Ana Mendieta, de David Hammons à Marlene Dumas, d'Arthur Jafa à Ali Cherri, une quarantaine d'artistes explore, à travers la peinture, la sculpture, la photographie, la vidéo et le dessin, les liens entre le corps et l'esprit.

« Dans les courbes matricielles de la Bourse de Commerce, en un écho à la ronde des corps habitant le vaste panorama peint ceinturant le dôme de verre du bâtiment, l'exposition "Corps et âmes" sonde, à travers les œuvres d'une quarantaine d'artistes de la Collection Pinault, la prégnance du corps dans la pensée contemporaine. Libéré de tout carcan mimétique, le corps qu'il soit photographié, dessiné, sculpté, filmé ou peint ne cesse de se réinventer, conférant à l'art une organicité essentielle lui permettant, tel un cordon ombilical, de prendre le pouls du corps et de l'âme humaine.

L'art se saisit des énergies, des flux vitaux de la pensée et de la vie intérieure, pour inviter à une expérience engagée et humaniste de l'altérité. Les formes se métamorphosent, renouent avec la figuration ou s'en affranchissent pour se saisir, retenir et laisser affleurer l'âme et la conscience. Il s'agit non plus d'incarner des formes mais de capturer des forces et de rendre visible ce qui est enfoui, invisible, d'éclairer les ombres. Dans la Rotonde, l'œuvre d'Arthur Jafa *Love is the Message, the Message is Death* transforme l'espace en une caisse de résonance de la musique et de l'engagement des icônes africaines-américaines, Martin Luther King Jr, Jimi Hendrix, Barack Obama, Beyoncé, leur conférant une portée universelle.

Ses films oscillant entre la vie et la mort, la violence et la transcendance, se déploient en une mélodie visuelle inspirée du gospel, du jazz et de la *black music* et forment un flux d'images et de sons qui impulse son rythme à l'ensemble du parcours, en une chorégraphie où les corps figurés témoignent des liens que l'art entretient avec la vie. En résonance avec l'exposition, une riche programmation musicale fait de "Corps et âmes" un événement polyphonique. »

Emma Lavigne, directrice générale de la Collection Pinault, conservatrice générale

« CORPS ET ÂMES » DU 5 MARS AU 25 AOÛT 2025

Commissariat général: Emma Lavigne, directrice générale de la Collection Pinault, conservatrice générale

Programmation culturelle associée: Cyrus Goberville, responsable de la programmation culturelle, Pinault Collection

« ARTHUR JAFÀ » JUSQU'AU 26 MAI 2025

Commissariat: Matthieu Humery, conseiller pour la photographie, Pinault Collection
Avec trois films de la Collection Pinault

« ALI CHERRI » JUSQU'AU 25 AOÛT 2025

Commissariat: Jean-Marie Gallais, conservateur, Pinault Collection

« DEANA LAWSON » JUSQU'AU 25 AOÛT 2025

Commissariat: Matthieu Humery, conseiller pour la photographie
Avec deux photographies de la Collection Pinault

Parcours de l'exposition

VESTIBULE
Georg Baselitz

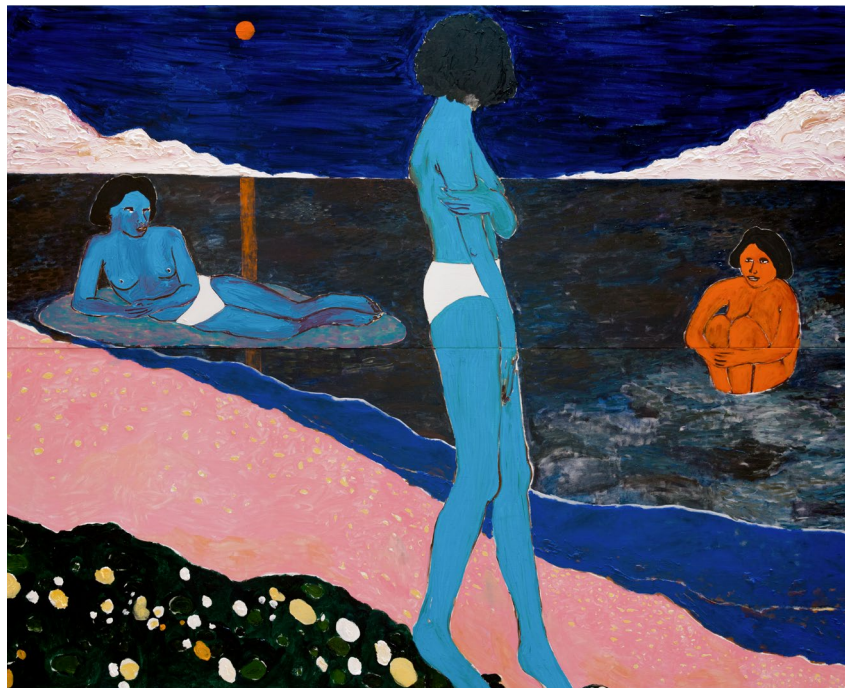


Georg Baselitz, *Meine neue Mütze (My New Cap)*, 2003, huile sur bois de cèdre, 301,5 x 83,5 x 107 cm. Pinault Collection.

« Corps et âmes » débute avec une œuvre de **Georg Baselitz**, installée dans le Vestibule de la Bourse de Commerce. Figure innocente de face, menaçante de dos, cette sculpture réalisée en bois de cèdre, puis colorée de peinture à l'huile, est un autoportrait colossal de l'artiste enfant, qui se représente enfant et tient entre ses mains un crâne. Dominant le spectateur, les pieds solidement ancrés au sol, *Meine neue Mütze (My New Cap)* (2003) est sa toute première sculpture-autoportrait.

SALON

Gideon Appah / Ana Mendieta



Gideon Appah, *The Woman Bathing*, 2021, huile, acrylique sur toile, diptyque, 120 x 300 cm (chaque panneau). Pinault Collection. © Gideon Appah. Courtesy de l'artiste et Venus Over Manhattan.

En prélude de l'exposition, le Salon accueille le diptyque de l'artiste ghanéen **Gideon Appah**, *The Confidant* et *The Woman Bathing* (2021). Inspiré par les œuvres de Cézanne, Matisse ou encore Gauguin, en quête de territoires paradisiaques, où les figures de baigneuses et d'odalisques se lovent dans des paysages idylliques et évoquent un âge d'or menacé par la modernité, l'œuvre de Gideon Appah renverse les perspectives en dépeignant un univers aussi onirique que réel s'inspirant également des peintures et des photographies du Ghana de l'indépendance. Le bleu irréel des corps évoquant un univers mythique et primordial, autant que l'iconographie qui accompagne l'Indépendance du Ghana en 1957 et sa promesse d'une terre retrouvée, entre en résonance avec le rouge sang du corps d'**Ana Mendieta**, dans *Silueta Sangrienta* (1975). Corps-métamorphose, corps archaïque, il aspire ici à renouer avec les mythes originels, à faire corps avec la Terre-Mère, après le déracinement de l'exil de Cuba vers les États-Unis en 1961. Le corps de l'artiste fusionne avec la matière, avant de réapparaître sous la forme d'une silhouette d'un rouge lave; corps immatériel dont il ne reste que le rayonnement de son aura incandescente.



Ana Mendieta, *Silueta Sangrienta*, 1975, film super 8 mm, couleur, muet, 1 min. 51 sec.
© The Estate of Ana Mendieta Collection, LLC / Adagp, Paris. Courtesy de Galerie Lelong & Co.

LE CORPS TÉMOIN

« Inspirés par les prises de conscience et les luttes de résistance des années 1960 liées aux mouvements pour les droits civiques, féministes et antimilitaristes, les artistes font du corps le sismographe et le témoin privilégié d'un art engagé qui laisse sourdre la colère du monde d'aujourd'hui et les menaces qui continuent de peser sur l'intégrité des individus. La photographie, le dessin, la sculpture et la peinture se saisissent des corps pour témoigner de leur profonde altérité et rendre visible ce qui est imperceptible ou enfoui. Les œuvres portent la trace des stigmates de l'histoire, prennent le pouls et l'empreinte des individus invisibilisés, dénudent parfois les corps pour davantage en révéler l'âme. Elles font jaillir la beauté, l'humanité et l'énergie émanant d'êtres réels ou fictionnels qui reprennent leurs droits et leur place dans l'histoire. » Emma Lavigne

GALERIE 4

Avec: Philip Guston / Duane Hanson



Duane Hanson, *Housepainter I*, 1984-1988, mastic pour carrosserie, polychrome, matériaux variés, avec accessoires, dimensions totales variables. Pinault Collection. © Adagp, Paris. Courtesy de Gagosian.

« Marqué par la violence et le racisme, de l'assassinat de Martin Luther King à celui de John F. Kennedy, des émeutes raciales qui se propagent de Chicago à Los Angeles aux lynchages du Ku Klux Klan, **Philip Guston** abandonne le lyrisme de l'abstraction qui lui semble déconnecté du présent. Il ne s'agit plus pour lui de peindre, mais de désapprendre à peindre pour s'approcher au plus près de la vacuité de la réalité ou de tenter par le sacrilège recours au grotesque des dessins de *cartoons* à figurer l'abject. "Peignez ce qui vous dégoûte. [...] Peignez la vérité", témoigne l'artiste qui cherche à tâtons, aussi bien dans l'obscurité du monde — comme Goya à travers ses peintures noires — que dans les incarnats rosés de la chair, qu'exsude quelque chose, un objet, une impression qui, par son organicité, en appellerait à notre humanité. Les formes semblent naître des limbes d'un imaginaire nocturne ou de la sidération à incarner, dans la solitude de l'atelier, dans les dissonances du monde.

Faisant écho à cette profonde mélancolie, les mises en scènes hyperréalistes de **Duane Hanson** ne nous offrent pas d'autres échappatoires que ce que le philosophe Emmanuel Lévinas¹ nomme la "rencontre face à face avec l'autre", en un huis clos où nous prenons conscience de la mortalité et de la vulnérabilité de l'autre et de notre responsabilité complice face à sa mort. Ses œuvres des années 1960 telles que *War* (1967) contre la guerre du Vietnam, ou *Riot* (1968) témoignent des émeutes raciales et formulent des plaidoyers

1 — Emmanuel Lévinas, *Éthique et infini*, 1982, Fayard.

politiques autant qu'un appel à l'empathie. L'utilisation de la technique du *lifecasting* héritée de George Segal, moulant directement la sculpture sur des modèles vivants, laisse advenir la conscience d'un corps collectif, l'artiste se servant parfois de plusieurs modèles pour réaliser une sculpture. Ici, le face à face d'un peintre en bâtiment noir et du propre autoportrait de l'artiste désabusé témoigne à la fois de l'irréversible séparation entre ces deux figures appartenant à deux mondes et de leur proximité, tant elles sont unies par un semblable désenchantement. » Emma Lavigne

Philip Guston, *Lamp*, 1974



Philip Guston, *Lamp*, 1974, huile sur toile, 171,5 x 265,4 cm. Pinault Collection.
© Estate of Philip Guston.

Peint en 1974, *Lamp* a pour objet central un luminaire sur pied à abat-jour que Philip Guston avait vraisemblablement à l'atelier — on trouve une version stylisée de cette même lampe dans *The Window* (1969). Le reste du tableau est un vaste espace indéfini à dominante rose, marqué par une ligne horizontale hésitante et quelques traits au rouge de cadmium indiquant des angles, deux livres empilés, peut-être une fenêtre ou un tableau : presque rien. Toute la surface de l'œuvre est traitée uniformément à coups de pinceaux agités, dont l'orientation et la couleur varient, le rose se mêlant au gris, au blanc, ou au vert sous-jacent de l'abat-jour. La lumière qui se diffuse sous la lampe n'a pas d'effet sur la teinte du tableau, mais elle est figurée par des traits expressifs empruntés à la bande dessinée, où ils pourraient tout aussi bien figurer larmes, paroles ou crachats. Ils sont la seule digression de cette composition silencieuse.

GALERIE 7.1 / ESCALIER À DOUBLE RÉVOLUTION / ENTRÉE DE LA GALERIE 2

**Avec: Georges Adéagbo / Terry Adkins / Richard Avedon / James Baldwin /
Marlene Dumas / Robert Frank / LaToya Ruby Frazier / David Hammons / Anne Imhof /
William Kentridge / Sherrie Levine / Kerry James Marshall / Zanele Muholi /
Robin Rhode / Auguste Rodin / Lorna Simpson / Kara Walker / Lynette Yiadom-Boakye**



Lynette Yiadom-Boakye, *Light of The Lit Wick*, 2017, huile sur lin, 202 x 132 x 6,5 cm (avec cadre).
Pinault Collection. © Lynette Yiadom-Boakye.

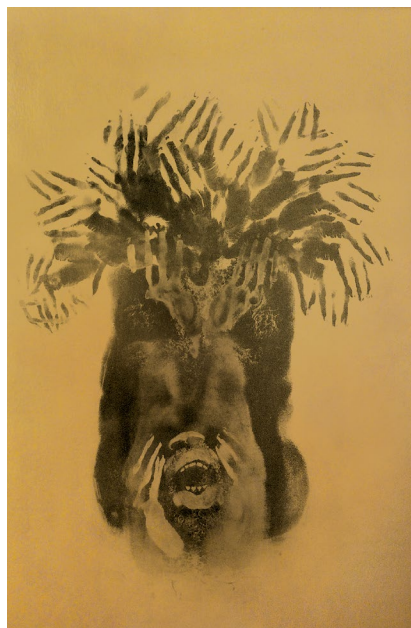
L'œuvre textuelle et photographique entrelacée de **James Baldwin** et **Richard Avedon**, *Sans allusion (Nothing Personal)* (1964), fait office de manifeste et offre un autre miroir de l'Amérique que celui diffractant les vains scintillements d'une société de consommation qui peine à faire oublier le mirage terni de l'*American dream*. La douloureuse odyssee que l'auteur de *Personne ne sait mon nom* (1961) et de *La prochaine fois, le feu consommation* (1963) compose avec son ami d'enfance Avedon, qui se détourne de la mode pour braquer son objectif sur les militants des droits de l'homme, donne forme à ce que l'on ne veut pas voir, à cette Amérique des laissés pour compte, des oubliés du rêve.

L'héritage des combats plastiques et politiques de ces artistes de la Collection Pinault transparait dans l'œuvre d'autres comme **Kerry James Marshall** (Galerie 7.1) ou **Terry Adkins** qui se saisissent, aux confins du visible, comme dans l'œuvre *Cloudscape* (2004) de **Lorna Simpson**, des présences ces hommes et femmes invisibles rappelant l'influence essentielle du roman *Homme invisible, pour qui chantes-tu?* (1952) de Ralph Ellison. Les *bodyprints* de **David Hammons** renouent, eux, avec la forme primordiale de l'empreinte pour activer l'appartenance à sa communauté, redonner corps et âme à ce qui a été absent.

Le parallèle, le dessin qui relie les œuvres de **Kara Walker**, **William Kentridge** (dans la cage d'escalier à double révolution), **Rhobin Rhode** (à l'entrée de la Galerie 2) et **Anne Imhof**, à rebours de la tradition académique du portrait peint, se saisit de la fragilité des corps, les lignes dessinant sur le papier les veines imperceptibles qui peuvent être effacées, mais qui prennent le pouls de ces corps qui peinent à exister. C'est de la pratique quotidienne du dessin, comme si elle transmettait à d'autres corps ses propres émotions, qu'Anne Imhof dessine, chorégraphie ses œuvres performatives à venir, où la chair de corps bien vivant

devient la matière plastique ultime où se manifeste la vie. L'on pense à la façon dont Géricault — qu'elle admire tant — dessinait les corps morts à la morgue avant de leur redonner une intensité dans ses grandes peintures et notamment dans *Le Radeau de la Méduse* (1818-1819). L'œuvre d'art n'est plus une scène de théâtre séparée du réel, mais l'espace même de prise de conscience de la capacité de l'art à nous rendre humain, ici et maintenant. Dans un même mouvement, **Lynette Yiadom-Boakye**, artiste londonienne née de parents ghanéens, hybride dans la fulgurance de l'acte pictural la réalité et la fiction, l'histoire de la peinture et l'immédiateté du temps présent. Trouvant son inspiration chez Manet, Degas et Goya, elle réalise des portraits puissants de personnages noirs dont ni les vêtements ni l'allure ne donnent d'indications sur leurs conditions sociales où l'époque où ils vivent, nimbant ces corps d'une dignité qui leur a longtemps été refusée, comme dans *Light of The Lit Wick* (2017) représentant une jeune danseuse en majesté.

David Hammons, *A Cry From the Inside*, 1969



David Hammons, *A Cry From the Inside*, 1969, pigments sur papier doré, 103,5 x 74,9 cm. Pinault Collection.

Si David Hammons a vécu ses vingt premières années dans une société ségrégationniste, il explore depuis toujours les différentes dimensions de la condition africaine-américaine. *A Cry From the Inside* (1969) appartient à la série des « Body Prints », initiée en 1968. Ces images sont souvent créées à partir d'empreintes de l'artiste lui-même : s'enduisant de matières grasses, Hammons appose plusieurs parties de son corps sur papier, avant d'y déposer de la poudre de tempera à l'aide d'une passoire. À travers ces œuvres, la démarche inscrit l'image réelle du corps noir dans l'art ; ses « Body Prints », chargés d'une aura corrosive et grinçante, résultent de l'idée de produire des images à partir de la peau noire, devenant ici littéralement l'outil de création. *A Cry From the Inside* insiste ainsi sur les caractéristiques physiques faisant l'objet de stéréotypes discriminatoires : la chevelure crépue, la bouche lippue. Si l'épiderme se manifeste de façon directe, les corps aussi flottent tels des fantômes quelque peu désincarnés, rappelant l'influence décisive des « Anthropométries » d'Yves Klein.

Sherrie Levine, *Body Mask*, 2007



Sherrie Levine, *Body Mask*, 2007, bronze, 57,2 x 24,1 x 14,6 cm. Pinault Collection.

Body Mask appartient au volet sculptural entamé par l'artiste américaine Sherrie Levine à la fin des années 1980. Figure éminente du courant dit « appropriationniste » — terme pourtant réfuté par l'artiste —, Levine vise à questionner les notions d'authenticité, d'original et d'auctorialité. Cette interrogation s'impose dans ce bronze qui constitue une figuration de la gestation: il prend pour source un type de masque corporel makonde — originellement en bois — qui se traduit par un ventre de femme enceinte, porté par des officiants lors de rites initiatiques préparant les jeunes personnes au passage à l'âge adulte. Si Levine ne présente pas d'exactes copies, elle constitue ses propres versions: les sculpteurs makonde demeurent anonymes et il s'agit aussi de formes créées par des hommes — l'artiste s'appropriant exclusivement des œuvres faites par des hommes. Levine interroge alors le récit patriarcal de la création de l'œuvre et l'obsession pour la *paternité* des œuvres, pour la question de leur *production* ou de leur *reproduction*, au sens autant iconique que sexuel, accouchant d'un art où la frontière entre auteur et spectateur devient confuse, et où la question de l'origine demeure infiniment troublée.

LE CORPS EXPOSÉ

« Inspirés par la révolutionnaire *Olympia* (1863) d'Édouard Manet qui dynamite le thème académique du nu féminin pour en faire un manifeste politique, les artistes libèrent la représentation des corps des carcans de l'histoire de l'art. Ces derniers, dans leur plasticité infinie, sont réifiés, sexualisés, exposés et exhibés, et ce d'autant plus lorsqu'il est question des corps de femmes noires qui subissent la douleur de l'histoire coloniale. Entre violence de la représentation, sexisme et affirmation d'un corps libéré, les œuvres figurent une chorégraphie: l'immobilité et la passivité cèdent la place à la remise en mouvement des énergies vitales retrouvées. La représentation corporelle devient polyphonique et laisse transparaître la fragilité tout comme les pulsations dynamiques d'un corps qui reprend possession de son rapport à l'autre et au monde. » Emma Lavigne

GALERIE 7.2

Avec: Diane & Allan Arbus / Richard Avedon / Claude Cahun / Marlene Dumas / LaToya Ruby Frazier / Anna Halprin & Seth Hill / Kerry James Marshall / Senga Nengudi / Antonio Oba / Irving Penn / Niki de Saint Phalle



Kerry James Marshall, *Untitled*, 2006, crayon et encre sur papier, 116,84 x 152,4 cm (sans cadre). Pinault Collection.

En 1969, la chorégraphe américaine **Anna Halprin** avait refusé de mettre en scène la violence des émeutes raciales dans un spectacle. Avec *Right On (Ceremony of Us)*, workshop en partie filmé cette année-là, elle invente un rituel où les corps noirs et blancs historiquement séparés peuvent faire corps et danser pour la première fois ensemble. Sa pensée humaniste transparaît dans l'ensemble du parcours de l'exposition « Corps et âmes ».

Dans cette galerie, **Niki de Saint Phalle** présente l'une de ses premières « Nanas », *Nana Noire* (1965), inspirée par Rosa Parks, figure emblématique la lutte anti-raciste aux États-Unis. Chez l'artiste, la résistance à l'assujettissement des femmes, dont les représentations des formes sont excessivement fécondes et généreuses, rejoint la lutte des minorités africaines-américaines, victimes de violences racistes et sexistes au sein de la société américaine. Passionnée de jazz, l'artiste se référait également à la chanteuse Billie Holiday qui, tout comme elle, s'est retrouvée confrontée très jeune aux violences sexuelles. Cette exhibition des corps imprègne également les œuvres d'**Auguste Rodin** (Galerie 7.1) avec *Iris, Messagère des Dieux* (1891) qui représente la divinité grecque, sans tête, sans ses attributs divins et dont le corps nu, dépourvu de ses attributs divins, a les jambes largement entrouvertes et évoque *L'Origine du monde* (1866) de Gustave Courbet, s'offre ainsi à tous les regards.

Marlene Dumas qui a beaucoup fréquenté les clubs de *strip-tease* s'est inspirée pour sa peinture *Candle Burning* (2000) de plusieurs photographies prises au Polaroid d'une danseuse célèbre pour ses numéros de contorsionniste avec des bougies allumées. La relation de Marlene Dumas au corps est polyphonique et s'affranchit de toute idée morale tant elle est liée au désir; l'artiste interroge le modèle éculé du nu féminin dans l'histoire de l'art, par le biais de la peinture, médium fondamental du contact humain.

En correspondance, les autoportraits de la photographe sud-africaine **Zanele Muholi** s'inscrivent dans une réappropriation militante de la représentation des corps et des identités. Quant à l'Américaine **Senga Nengudi**, qui étudia longtemps la danse, cherchant à retrouver par le biais de la performance l'énergie des danses rituelles — aussi bien africaines que japonaises —, elle réalise des sculptures au moyen de collants et des performances comme ses *R.S.V.P* (1976-1978) qui sont imprégnées de mouvements chorégraphiques; elle observe les phénomènes d'extensibilité, d'élasticité et de fragilité des corps.

Anna Halprin, *Right On (Ceremony of Us)*, 1969



Anna Halprin & Seth Hill, *Right On (Ceremony of Us)*, 1969, film en noir et blanc, 29 min. 58 sec.

Nourrie par l'énergie collective du Bauhaus, du New Bauhaus à Chicago et les *happenings* — de John Cage et Merce Cunningham —, la danseuse et chorégraphe américaine Anna Halprin joue un rôle essentiel dans la naissance de la *post-modern dance* aux États-Unis dès les années 1950. Elle désacralise la danse de tout académisme et l'envisage comme un langage essentiellement humain, un outil de libération et de transformation de l'individu et de la société. En 1969, hantée par la violence des émeutes raciales aux États-Unis, et notamment celles de Watts (Los Angeles) en août 1965, elle propose, plutôt que le spectacle qu'on l'invite à créer, un workshop qui se déroule sur une année. En pleine ségrégation, elle fait se rencontrer, se toucher, se mêler les corps noirs et les corps blancs dans cette « Ceremony of Us », qui devient un rituel autant qu'une action politique.

Kerry James Marshall, *Beauty Examined*, 1993



Kerry James Marshall, *Beauty Examined*, 1993, acrylique et collage sur toile, 214,9 x 252 cm. Pinault Collection. © Kerry James Marshall.

Beauty Examined (1993) de Kerry James Marshall montre le corps allongé de Sarah Baartman, dite « la Vénus Hottentote », dans une composition rappelant *La leçon d'anatomie* (1632) de Rembrandt. Cette femme née en Afrique du Sud et réduite en esclavage au début du 19^e siècle fut exhibée comme phénomène de foire, en raison de ses formes et appareils génitaux imposants, dans des zoos humains à travers le Royaume-Uni pendant plusieurs années et mourut brutalement à l'âge de trente-cinq ans. Considérée comme un objet sexuel, un mixte d'animalité et de débauche, elle fut offerte avec une extrême violence aux fantasmes des Européens, caricaturées dans des revues à caractère pornographique. Décédée, son corps fut moulé puis disséqué, alors considéré par la science raciste de l'époque comme l'exemple de l'infériorité des races. Ainsi, les questions de l'exhibition ethnographique et coloniale sous-tendent la démarche de Kerry James Marshall dont les multiples réappropriations des odalisques questionnent les définitions à la fois raciste et sexiste des canons esthétiques.

Senga Nengudi, *R.S.V.P. Winter*, 1976, 1976-2003

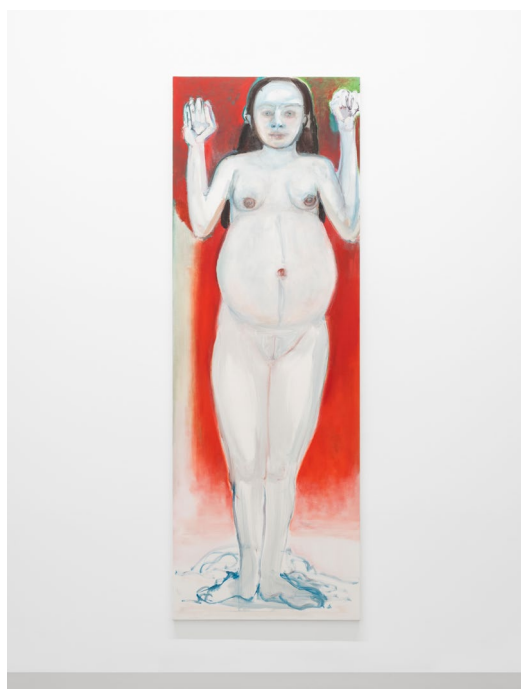


Senga Nengudi, *R.S.V.P. Winter*, 1976, 1976-2003, nylon, maille, pneu de vélo, ficelle, 91,44 x 66.04 x 26.06 cm. Pinault Collection.

Les sculptures antiformes de Senga Nengudi, dont la célèbre série « R.S.V.P. » (1976-19778) est emblématique, incarnent une tension dynamique. Elles sont réalisées à partir de bas de nylon jetables qui sont étirés, noués et rembourrés. L'artiste s'est inspirée de la pratique du groupe japonais Gutai, qui consiste à combiner des objets comme des « outils » avec le corps; en choisissant des matériaux qui incarnent la capacité furtive de la danse ou de la performance à être conjurés comme s'ils venaient de nulle part. L'élasticité de la maille de nylon a permis à Nengudi de jouer avec sa composition, en utilisant du sable pour lester et positionner les éléments. Ultérieurement, les collaborations de l'artiste avec la danseuse Maren Hassinger ont librement mis en œuvre ces potentiels entre le corps, l'objet, le mouvement et l'identité sous la forme d'une chorégraphie sculpturale.

GALERIE 7.3

Avec: **Marlene Dumas** / **David Hammons** / **Kudzanai-Violet Hwami** / **Mira Schor** / **Wolfgang Tillmans**



Marlene Dumas, *Birth*, 2018, huile sur toile, 300 x 100 cm. Pinault Collection. © Marlene Dumas

Progressivement, l'exposition accueille des œuvres qui s'affranchissent de la matérialité crue du corps pour en investir le caractère fantasmagorique comme chez **Marlene Dumas** qui revisite, avec *Birth* (2018) notamment, l'histoire de l'art et la figure de Vénus peignant le corps d'une fille enceinte comme la déesse de l'amour et de la fertilité. Les corps saisis par l'artiste sont tour à tour charnels, liquides ou fantomatiques, comme noyés dans la fluidité de la peinture. Sa peinture charnelle touche à l'âme. La représentation des corps cède sa place à celle des esprits. Ainsi, la peinture contemporaine n'hésite pas à arpenter une dimension plus symbolique et spirituelle, sans rien céder au commentaire politique, à l'image des œuvres de **Mira Schor**. Les images multiples, kaléidoscopiques, de **Kudzanai-Violet Hwami** explorent les dimensions variées de l'identité, à l'image de *Rubber Dread* (1989) de **David Hammons**, à mi-chemin entre le commentaire social sur les rejets physiques et sociaux et les fantômes qui continuent de hanter nos sociétés.

Kudzanai-Violet Hwami, *Atom Painting #2*, 2021



Kudzanai-Violet Hwami, *Atom Painting #2*, 2021, huile, acrylique et bâton d'huile sur toile, 200 x 200 cm. Pinault Collection.

Kudzanai-Violet Hwami remet en question les limites des images et des cultures visuelles en tant que représentations de l'identité. Ayant quitté le Zimbabwe pour l'Angleterre en passant par l'Afrique du Sud, l'artiste

engage des peintures imprégnées des traces de son pays d'origine, des souvenirs de ses proches et de l'expérience quotidienne de la vie au sein des communautés de la diaspora africaine, comme l'illustre sa série « Atom Painting » (2021). Avec une approche contemporaine de la tradition du portrait, Hwami traduit les moments quotidiens et personnels en espaces imaginaires: l'utilisation audacieuse de la couleur et de la texture, combinée à des images collées numériquement et une figuration expressive, soutient la perception de l'artiste qui évolue en tant que personne de couleur homosexuelle. Fondées sur les récits spirituels et historiques de son Zimbabwe natal, ses peintures révèlent les façons profondes dont les histoires s'effilochent lorsqu'elles sont racontées et réécrites à travers le temps et les géographies.

Mira Schor, *Torn (It didn't happen)*, 2024



Mira Schor, *Torn (It didn't happen)*, 2024, huile sur toile, 181,6 × 233,7 cm. Pinault Collection.

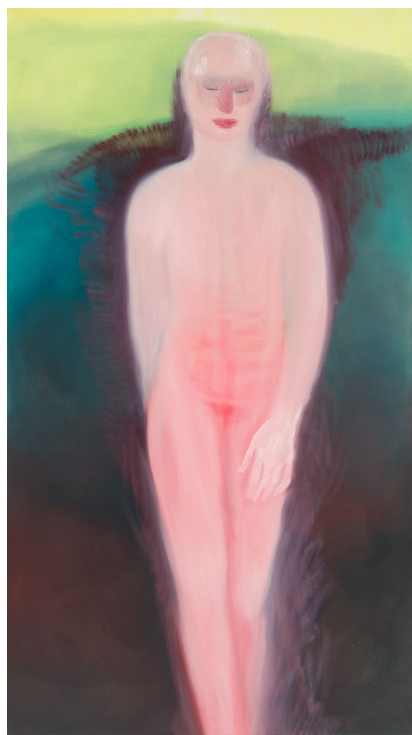
« Cette déchirure centrale et verticale dans la peinture est fondatrice, elle précède l'image. », indique Mira Schor pour évoquer *Torn (It didn't happen)* (2024). Au centre, une femme, vêtue d'une robe blanche, coupée en son milieu par une fente verticale de part et d'autre de laquelle ruissellent des saignements. Si la déchirure fait aussi écho à toutes les représentations de vulves peintes par Mira Schor, cette figure féminine nous laisse entrevoir l'espace derrière la toile, un hors-champ du musée et du monde. Tranché en deux, le portrait accentue le caractère bipartite de l'œuvre, divisée en deux espaces chromatiques profondément symboliques: le noir de l'encre, de la nuit et de la mort; le rouge du sang et de la violence. Chacune de ces aires dépeint, en son centre, l'astre lunaire. La forme des bras recrée, elle aussi, la présence spectrale d'une troisième lune. Mira Schor choisit le mot désuet français « orbe » pour évoquer ces formes circulaires — matérialisation de la féminité en même temps qu'une forme de souveraineté, d'autorité — si présents dans sa peinture depuis ses débuts, dans les années 1970.

L'ÂME AU CORPS

« Parfois, les œuvres s'affranchissent de la matérialité corporelle pour investir un caractère fantasmagorique, le corps s'affirmant comme l'enveloppe charnelle, l'incarnation de l'âme. Ces œuvres renouent avec les archétypes primordiaux de la mythologie et des rituels ou sont fécondées par l'onirisme et la conscience de la dissipation de l'existence des paradis perdus des œuvres d'Henri Matisse, Paul Gauguin ou Edvard Munch. La peinture revêt une dimension plus symbolique et spirituelle, sans rien céder au commentaire politique. Les corps incandescents se métamorphosent, dansent à l'envers, fusionnent avec la terre, voguent vers le néant. Ils témoignent des déracinements et des déchirures de l'histoire, les âmes errantes s'engagent dans des danses sacrées et éphémères. L'art s'affirme comme l'antidote à la fragilité et la disparition des corps. » Emma Lavigne

GALERIE 6

Avec: Michael Armitage / Miriam Cahn / Peter Doig / Marlene Dumas / Ana Mendieta



Miriam Cahn, *RITUAL: gehen'catwalk (unklar)*, 13.4.02, 2002, huile sur toile, 168 x 95 cm.
© Miriam Cahn. Pinault Collection. Photo: François Doury.

Dans la Galerie 6, l'installation *RITUALS* de **Miriam Cahn** se présente comme une méditation sur la fragilité de l'existence et les rituels quotidiens qui accompagnent les derniers jours de son père. L'artiste substitue à l'unicité de l'œuvre, un rythme quasi organique d'images qui évoque le cycle de « La Frise de la vie » d'Edvard Munch. C'est comme si le corps de Miriam Cahn dans l'acte pictural avait lui-même accouché de ses œuvres. « Une exposition est une œuvre en soi et je l'envisage comme une performance », précise l'artiste. Les liens qu'elle tisse entre les œuvres sont parfois si essentiels, consubstantiels comme ici, qu'elle invente des espaces symboliques, des chambres pour protéger l'intimité qui les relie et qui forment aussi un petit théâtre. « Je m'intéresse aux échanges entre l'image et le spectateur », confie Miriam Cahn qui relate souvent combien, jeune artiste, elle souhaitait traduire dans son œuvre « cet état d'enthousiasme éprouvé à l'époque de mes soirées théâtrales¹. »

Ces mises en scène ritualisées se poursuivent avec le dialogue entre **Michael Armitage** et **Peter Doig**. La musique y devient à la fois une présence terrestre et onirique, comme une consolation de l'âme, qu'il s'agisse de l'embarcation *House of Music* (2023) voguant vers le néant à la rencontre des musiciens bien réels du tableau *Dandora (Xala, Musicians)* (2022), où une assemblée d'hommes joue du Xala dans une décharge à ciel ouvert en plein Nairobi. L'œuvre de **Marlene Dumas**, *Einder (Horizon)* (2007-2008), avec des fleurs fraîches peintes sur la tombe de sa mère, est « son portrait sans la peindre. Je tentais

1 – Miriam Cahn, *Zeichnen*, 2014.

de peindre quelque chose sans fin », comme l'analyse l'artiste. Le titre de l'œuvre suggère à la fois la finitude, un horizon inatteignable et un voyage vers un paysage de l'au-delà qui se prolonge dans la vidéo d'**Ana Mendieta**, *Flower Person, Flower Body* (1975), où des fleurs flottent et se dispersent dans les vagues comme une libation.

Peter Doig, *House of Music (Soca Boat)*, 2023



Peter Doig, *House of Music (Soca Boat)*, 2019-2023, pigment sur lin, 200 × 275 cm. Pinault Collection.

Pour Peter Doig, la peinture est un univers autre, qui a sa propre âme, un espace qui fait voler en éclat nos repères temporels, à la manière du cinéma et de la musique. L'île caribéenne de Trinidad, où il a passé sa petite enfance puis installé son atelier entre 2002 et 2023, a nourri un nombre important de ses œuvres parmi les plus emblématiques, dont *House of Music*. Par la première partie du titre, le tableau se comprend comme une communauté, une appartenance, tandis que le sous-titre (*Soca Boat*) offre une clé de lecture en forme d'hommage à un style de musique — la Soca étant un genre musical caribéen, forme moderne de calypso ayant émergé du carnaval à Trinité-et-Tobago dans les années 1970. Ici, la musique est devenue une image, celle d'une embarcation fantomatique. Les musiciens se tournent tous vers le regardeur, et défilent comme si nous les suivions dans un *travelling* cinématographique alors que leur bateau semble fendre tranquillement les flots sans perturber la musique, malgré la forte agitation des vagues au premier plan et le vent qui gonfle la voile à l'arrière.

Ana Mendieta, *Flower Person, Flower Body*, 1975

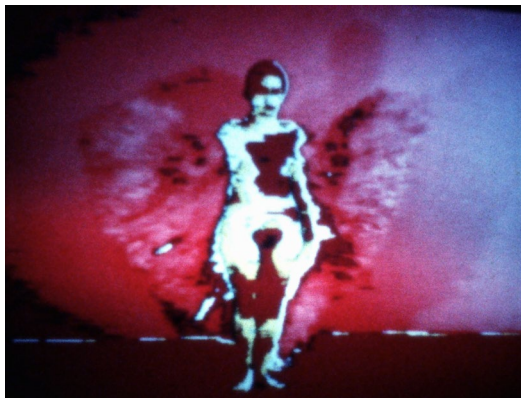


Ana Mendieta, *Flower Person, Flower Body*, 1975, film super 8 mm, couleur, muet, 6 min. 20 sec. © The Estate of Ana Mendieta Collection, LLC / Adagp, Paris. Courtesy de Galerie Lelong & Co.

Flower Person, Flower Body (1975) figure ce qui semble être une tombe florale dérivant le long d'une rivière. À la croisée de la vie et de la mort, le film évoque très clairement les pratiques funéraires primitives consistant à dresser un tombeau floral qu'on laisse à la dérive, sans que l'on connaisse le destin de cette silhouette florale. Dès lors, la question d'une transformation cyclique se dessine: on ne sait d'où vient ni où part la silhouette de fleur, et Ana Mendieta agit alors comme écrivaine d'une nouvelle histoire des origines, où les êtres peuvent sans cesse renaître sous d'autres apparences, dans un monde aux possibilités infinies.

GALERIE 5

Avec: Georg Baselitz / Ana Mendieta

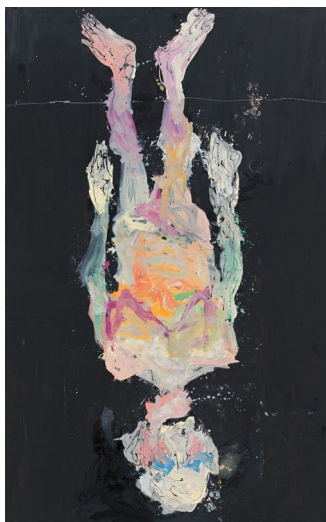


Ana Mendieta, *Butterfly*, 1975, film super 8 mm, couleur, muet, 3 min. 19 sec.. Pinault Collection.
© The Estate of Ana Mendieta Collection, LLC / Adagp, Paris. Courtesy de Galerie Lelong & Co.

Comme final de l'exposition, le chef-d'œuvre monumental de **Georg Baselitz**, *Avignon* (2014), parachève cette danse des corps. Dans l'obscurité, dramatiques et spectaculaires, huit tableaux suspendus dans l'espace, exposés pour la première fois à la Biennale de Venise en 2015, sous le commissariat d'Okwui Enwezor, forment un huis clos, un théâtre où le corps vieillissant de l'artiste est le seul protagoniste. Inspiré notamment par les dernières peintures de Picasso, mais aussi par Cranach, Schiele ou Munch qui transparaissent en filigrane, ces corps semblent « danser à l'envers » selon les mots d'Antonin Artaud.

Comme une promesse d'une renaissance, d'une continuité d'une vie après la mort, le corps chrysalide d'**Ana Mendieta** se transformant en papillon, apparaît, lui, comme une lumière dans l'obscurité.

Georg Baselitz, *Avignon*, 2014



Georg Baselitz, *Was ist gewesen, vorbei*, 2014, huile sur toile, 8 éléments, 480 x 300 cm (chacun). Pinault Collection. © Georg Baselitz.

Dans *Avignon* (2014), suite de huit tableaux monumentaux, Baselitz répète une figure qui tombe et s'impose au regard dans sa nudité, mais avant tout dans une technique plus débridée que jamais, laquelle disloque chaque figure et multiplie les expérimentations, mêlant à l'épaisseur de l'huile le trait noir soulignant par endroits le motif, tel un maillage et un *dreeping* arachnéen. D'une hauteur de près de cinq mètres, chaque tableau suggère un corps gigantesque, grotesque et malmené que l'artiste traite selon une technique qui apparaît dans les tableaux réalisés depuis le milieu des années 2000. Autoportraits aux bras ballants, aux pieds écartés et au sexe turgescent, les peintures expriment une nudité crucifiée qui s'exhibe et toise le regardeur.

ROTONDE / GALERIE 2 / STUDIO

« Trois films d'Arthur Jafa, appartenant à la Collection Pinault, sont présentés pour la première fois à Paris. Dans la Rotonde, *Love is the Message, the Message is Death* transforme l'espace en une caisse de résonance de la musique et de l'engagement des icônes africaines-américaines, Martin Luther King Jr, Jimi Hendrix, Barack Obama, Beyoncé, leur conférant une portée universelle. L'artiste investit également la Galerie 2 avec *AGHDRA* (2021) et le Studio du musée avec *akingdoncomethas* (2018), invitant le visiteur à faire corps avec ses films. » Emma Lavigne

Arthur Jafa

Jusqu'au 26 mai 2025

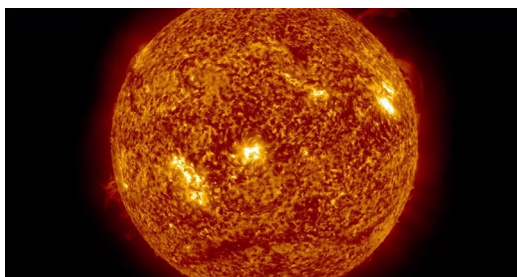
Sous le commissariat de Matthieu Humery, conseiller pour la photographie, Pinault Collection



Arthur Jafa, *Love is the Message, the Message is Death*, 2016, vidéo (couleur, son), 7 min. 25 sec. Pinault Collection
© Arthur Jafa. Courtesy de l'artiste et Gladstone Gallery.

À travers des supports variés, l'œuvre de l'artiste et cinéaste **Arthur Jafa**, basé à Los Angeles, embrasse et célèbre la culture noire américaine, lui conférant toute sa noblesse. De Barack Obama aux chants gospel, d'Aretha Franklin aux émeutes de Black Lives Matter, en passant par Miles Davis ou Kanye West, Arthur Jafa puise dans les médias de masse et la pop culture, construisant une esthétique du collage et du montage qui rappelle son rôle de collectionneur d'images et aligne de multiples références. Il présente ainsi, en majesté, les icônes de la culture noire, en prise avec l'histoire complexe des États-Unis.

Arthur Jafa, *Love is the Message, the Message is Death*, 2016



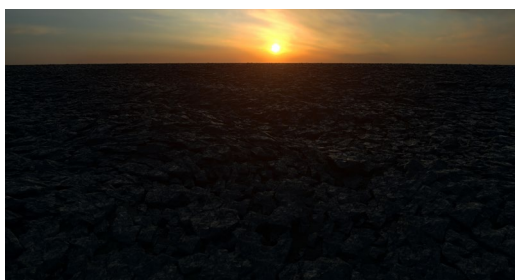
Arthur Jafa, *Love is the Message, the Message is Death*, 2016, vidéo (couleur, son), 7 min. 25 sec. Pinault Collection © Arthur Jafa. Courtesy de l'artiste et Gladstone Gallery.

Dans ce film, Arthur Jafa ne paraphrase pas la célèbre proposition « The medium is the message » de Marshall McLuhan mais emprunte l'idée de zapping. Au rythme de la chanson *Ultralight Beam* (2016) de Kanye West, l'œuvre est un montage vif et saisissant où se succèdent les icônes de la

culture noire américaine (Michael Jordan, Angela Davis, Martin Luther King, Barack Obama, Miles Davis, Malcolm X...) et des figures anonymes (une fillette, des manifestants, des citoyens en état d'arrestation...). Multipliant les situations corporelles — danse, combat, travail, violence —, l'assemblage, entrecoupé par l'apparition d'un soleil incandescent, crée un puissant élan associatif qui fusionne célébrité et anonymat pour écrire un destin commun, celui des Noirs et des États-Unis. Une tentative d'unification identitaire marquée par une voix, un souffle d'entraide et vibratoire, qui traverse tous ces personnages et rappelle autant le chant des esclaves que la quête d'unité.

Love is the Message, the Message is Death datant de 2016 symbolise pour Arthur Jafa l'affirmation d'une identité africaine-américaine, solidaire et confiante, tout en montrant et en dénonçant les violences auxquelles elle s'est souvent trouvée confrontée. Elle comprend une musique intitulée *Ultralight Beam* tirée de l'album « The Life of Pablo » de Kanye West*, sorti cette même année. Cette composition, qui mêle sonorités gospel et R&B se veut une ode à la spiritualité, à la réconciliation, à la recherche de lumière et fut saluée dès sa sortie par la critique ainsi que par un très large public. Arthur Jafa a spécifiquement choisi cette musique pour les valeurs d'espoir et de paix qu'elle véhicule.

Arthur Jafa, *AGHDRA*, 2021



Arthur Jafa, *AGHDRA*, 2021, vidéo 4K, son, couleur, noir et blanc, 74 min. 59 sec. Pinault Collection © Arthur Jafa. Courtesy de l'artiste et Gladstone Gallery.

Succession de plans et de séquences musicales, le film *AGHDRA* (2021) révèle la contemplation d'un océan de matière inconnue et inidentifiable — entre plastique, asphalte et magma — surmontée parfois d'un astre à l'horizon. Indéterminable, le fond sonore se tient dans les basses avec d'infimes variations, alors que les vagues continuent leur incessant va-et-vient sous cette sorte de croûte concassée et toxique qui fait écran, empêchant toute lumière, toute vie, de transpercer. Il semble y avoir deux mondes séparés par cette couche opaque : un vivant et mouvant emprisonné dans les bas-fonds et un néant paisible. Cette étrange mélancolie évoque celle ressentie devant les œuvres de Rothko dans sa dernière période, celle de la dépression où toute couleur, tout espoir ont été abandonnés. *AGHDRA* apparaît comme une œuvre sur la condition humaine où la voix qui s'élève, comme celle des chanteurs de soul, ne peut être qu'étouffée et réduite à un cri de douleur indiscernable et impossible à articuler tant l'espace lui manque sous ce plafond mouvant. Impossible pour ces voix de se propager, impossible que le message puisse parvenir à qui devrait l'entendre.

* Pinault Collection condamne avec la plus grande fermeté les déclarations et les actes récents de Kanye West.

GALERIE 3

Deana Lawson

Sous le commissariat de Matthieu Humery,
conseiller pour la photographie, Pinault Collection

Au premier étage, la Bourse de Commerce accueille la première exposition monographique en France de **Deana Lawson**. Le travail de la photographe examine de près l'expérience humaine, entremêlant les histoires personnelles, collectives et imaginaires pour créer une forme distincte de narration. Si Deana Lawson utilise certains aspects de la tradition documentaire, sa pratique transcende la photographie d'observation, la transformant en un moyen d'expression et de critique puissant. Ses portraits créent un récit qui fait le lien entre la biographie de l'artiste, le symbolisme et l'observation culturelle, offrant une exploration profonde de l'identité contemporaine.



Deana Lawson, *Bendy*, 2019, impression pigmentaire, 186,2 x 147,3 cm. Pinault Collection. © Deana Lawson. Courtesy de l'artiste et de David Kordansky Gallery.

Deana Lawson, *Bendy*, 2019

Loin du photoreportage, les photographies de Deana Lawson ne sont pas pour autant de pures mises en scène. Ses modèles, avec qui elle échange longuement, prennent place dans un cadre précis, une scène particulière: leurs intérieurs. Ces intérieurs populaires, décortiqués par la précision de l'appareil, rappellent le naturalisme littéraire d'un Émile Zola, qui n'épargne aucun détail de la vie de ses personnages, à l'image d'*Arethea*. Par cette mise en rapport d'un environnement domestique richement texturé et du corps, Deana Lawson crée une tension entre véricité documentaire et mise en scène. Elle utilise le réel comme matière première poétique pour chorégraphier des portraits puissants, où le format monumental renforce l'étrangeté de l'œuvre: ces êtres nous regardent droit dans les yeux et nous invitent directement chez eux. S'opère ainsi un renversement du rapport classique du regardeur à l'objet-œuvre: l'observation devient confrontation, un véritable face à face.

PASSAGE / SALLE DES MACHINES

Ali Cherri

Sous le commissariat de Jean-Marie Gallais,
conservateur, Pinault Collection



Ali Cherri, *L'Homme aux larmes*, 2024, tête en pierre sculptée du 14-15^e siècle, argent patiné, plâtre, acier, 49 x 41 x 31 cm. Pinault Collection. Courtesy de Galerie Imane Farès. Photo: Studio Ali Cherri.

« Le Passage de la Bourse de Commerce accueille les œuvres d'Ali Cherri, artiste libanais installé en France. Dans sa jeunesse, ce dernier est marqué par la guerre civile au Liban, et notamment par les spoliations, vols et trafics d'œuvres d'art que les guerres engendrent. Investissant les vingt-quatre vitrines, dispositif muséal par excellence pour présenter des objets, son œuvre s'inspire également du cinéma et de ses vingt-quatre images par seconde: ses sculptures sont pensées comme des flashes fantomatiques qui s'inscrivent dans un espace liminal entre la vie et la mort, entre le passé et le présent, et qui invitent à réfléchir aux manipulations séculaires d'artefacts culturels. » Emma Lavigne

« "Puis vint le cinéma pour ressusciter les corps", écrit Ali Cherri. "L'histoire du cinéma est une histoire de morts qui survivent en images. Le cinéma a toujours été une affaire de fantômes, que ce soit pour des raisons techniques (projection lumineuse, fondus enchaînés), généalogiques (influences de la fantasmagorie et de la lanterne magique), ou surtout poétiques (les personnages à l'écran meurent et ressuscitent à chaque projection). En enregistrant et en conservant les traces des corps, le cinéma devient ainsi un moyen de faire revivre les morts à travers l'écran, réveillant l'âme des corps inertes³." Dans son film *Somniculus* (2017) tourné à Paris, Ali Cherri s'emparait de cette dimension spectrale de la pellicule en remplaçant les corps des acteurs par des œuvres d'art et des objets filmés dans des musées vides. Prenant à rebours l'analogie récurrente entre musées et cimetières, spécialement dans le contexte postcolonial (Les statues meurent aussi, d'Alain Resnais, Chris Marker et Ghislain Cloquet, 1953), Ali Cherri préfère considérer ces objets comme temporairement endormis — *somniculus* en latin signifie sommeil léger —, et le musée comme un dortoir⁴.

3 — Note d'intention du projet par Ali Cherri (août 2024).

4 — Cette image est également à l'œuvre dans le film *Dahomey* (2024) de Mati Diop, qui donne la parole à l'une des vingt-six œuvres restituées par la France au Bénin. Jean Cocteau, dans la voix off du *Sang d'un poète* (1932), emploie la même métaphore en 1930, en s'en méfiant: « N'est-il pas fou de réveiller les statues en sursaut après leur sommeil séculaire? » (11'25").

Poursuivant ce projet, des sculptures et artefacts arrangés à la manière de tableaux vivants miniatures sommeillent ou se réveillent dans chacune des vitrines de la Bourse de Commerce. [...] Mêlant trouvailles archéologiques et ses propres créations, il crée des chimères. "Les greffes que j'opère dans ma série de sculptures sont une forme de solidarité entre corps brisés, fragmentés, violentés, qui, en se soudant, créent une communauté", dit-il. Ces objets, ressuscités ou survivants de passés tumultueux, rebuts que les musées n'ont pas jugé dignes d'être conservés, témoignent d'innombrables échanges et pérégrinations: yeux arrachés des sarcophages égyptiens, contrefaits quand ils deviennent à la mode dans les collections européennes, fausses curiosités et copies d'après l'Antique fusionnent, comme des civilisations éloignées cohabitent et prennent racines l'une dans l'autre.» Jean-Marie Gallais

Biographies des artistes

GEORGES ADÉAGBO

Né en 1942 au Dahomey — l'actuel Bénin —, Georges Adéagbo est un artiste conceptuel qui, installé à Cotonou (Bénin) depuis le début des années 1970, a élaboré un style très personnel d'utilisation des objets trouvés. Au cours de ses promenades, il ramasse des objets perdus ou jetés, qu'il incorpore ensuite dans ses installations en y ajoutant des objets achetés et des œuvres — sculptures, masques, images et panneaux de texte — qu'il a personnellement commandées. Ainsi crée-t-il des rencontres entre des épisodes de son passé et des interprétations inhabituelles d'études historiques prétendument objectives, et des juxtapositions entre la culture pop dominante et les canons de la culture classique, entre la banalité et la profondeur. Dans ce travail, qui s'inscrit dans le processus d'acceptation de l'ère coloniale, Adéagbo explore les prétentions impérialistes des puissances occidentales en Afrique continentale et interroge les traces de colonialisme encore visibles dans les villes européennes.

TERRY ADKINS

Né à Washington en 1953 et décédé à New York (États-Unis) en 2014, Terry Adkins a développé une pratique plurielle à la croisée de la sculpture, de la musique *live* et de la vidéo. Élevé dans une famille de musiciens, lui-même grand amateur de *free jazz*, il jouait de la guitare, du saxophone et comptait John Coltrane, Nina Simone et Jimi Hendrix parmi ses plus fortes influences. Aussi redevable à la sculpture moderniste qu'à l'artisanat vernaculaire et aux traditions musicales du sud de l'Amérique, Terry Adkins fut un ardent défenseur de l'abstraction. Le sculpteur est allé au-delà des interprétations conventionnelles du passé en réalisant des « portraits abstraits » — sous forme de récitals — des personnages historiques importants pour les cultures de la diaspora africaine tels que le botaniste et inventeur George Washington Carver, l'intellectuel W.E.B. Du Bois, le compositeur Ludwig van Beethoven ou encore la chanteuse de *blues* Bessie Smith.

GIDEON APPAH

Né en 1987 à Accra (Ghana), Gideon Appah est un peintre qui, enfant, s'est d'abord servi du charbon de bois que sa grand-mère utilisait pour faire cuire les repas à la maison. Ses œuvres sont une ode à sa ville natale d'Accra, la capitale du Ghana, et évoquent des scènes de la vie quotidienne — espaces de rassemblement comme des salons de coiffure ou des ateliers de couture. Peignant souvent sur des affiches, des gravures, des journaux,

des photographies et des images de films trouvées et collées, Gideon Appah crée des mondes oniriques inspirés notamment par le fauvisme, en examinant aussi bien les histoires personnelles que nationales et les mythologies locales.

DIANE ARBUS

Née à New York (États-Unis) en 1923 où elle est décédée en 1971, Diane Arbus est une figure majeure de la photographie du 20^e siècle. Avec son mari, Allan Arbus (1918-2013), aspirant acteur formé à la photographie lors de son service militaire, ils exercent ensemble comme photographes de mode, collaborant avec des magazines comme *Glamour* ou *Vogue*. Diane Arbus n'a toutefois jamais cessé de photographier ce qu'il l'entourait, s'attachant particulièrement à la représentation des marginaux : prostituées, travestis, célébrités, personnes atteintes de troubles mentaux et de difformités physiques... Peu avant son suicide en 1971, elle réalise *A Box of Ten Photographs* présentée, l'année suivante, à la Biennale de Venise — une première pour une photographe.

MICHAEL ARMITAGE

Né à Nairobi (Kenya) en 1984, Michael Armitage est un peintre formé à la Slade School of Fine Art et au Royal College of Arts de Londres ; il vit désormais entre ces deux villes. Ses peintures et dessins donnent forme à des histoires réelles ou fantasmées qui s'enracinent dans le contexte sociopolitique de l'Afrique de l'Est. Si ses vastes compositions semblent influencées par la peinture occidentale du 19^e siècle et des artistes comme Paul Gauguin, Édouard Manet ou encore Francisco de Goya, elles combinent également des références directes à l'actualité politique kenyane ainsi qu'aux mythologies locales et aux traditions spirituelles dans lesquelles il a été élevé.

RICHARD AVEDON

Né en 1923 à New York et décédé en 2004 à San Antonio (États-Unis), Richard Avedon a acquis sa notoriété comme photographe de mode puis comme portraitiste des célébrités du monde entier. Il ne néglige pas pour autant les anonymes et les mis au ban de la société. Des séries dédiées aux patients d'un institut psychiatrique en Louisiane ou aux victimes du napalm en pleine guerre du Vietnam invoque une dimension sociale et politique dans sa pratique. À travers une esthétique épurée, Richard Avedon révèle souvent en une prise de vue la personnalité de ses modèles qu'il sait mettre à nu — et en lumière — avec une grande originalité. En 1964, il collabore avec l'écrivain James Baldwin

pour un projet inédit intitulé *Nothing Personal*, une chronique à la fois visuelle et textuelle d'un pays marqué par le racisme et la ségrégation, reflet de leur combat commun en faveur des droits civiques aux États-Unis.

GEORG BASELITZ

Né à Deutschbaselitz (Allemagne) en 1938 sous le régime nazi, Georg Baselitz est un peintre et sculpteur formé à Berlin en pleine guerre froide. Figure majeure du néo-expressionisme, il a participé au renouvellement de la peinture allemande après la seconde guerre mondiale. Influencé par le contexte d'après-guerre, il entretient un rapport critique à l'histoire de l'art et à ses maîtres. Établissant la transgression comme mode opératoire, Georg Baselitz réalise une œuvre anticonformiste, où la violence est à la fois formelle et symbolique. En 1969, il renverse les motifs de ses tableaux: désormais à l'envers, ceux-ci bousculent la tradition et relèguent le motif— comme véhicule d'idéologie — au second plan. La violence à la fois formelle et symbolique de son œuvre, en réaction aux traumatismes humains et aux tragédies liées à l'histoire de l'Allemagne, n'est pas sans provoquer des scandales, comme à la Biennale de Venise de 1980 où il présente *Modell für eine Skulptur*, une sculpture en bois dont le bras levé rappelle le salut nazi.

CECILIA BENGOLEA

Née à Buenos Aires (Argentine) en 1979, Cecilia Bengolea s'est formée à la philosophie, l'histoire de l'art ainsi qu'à l'anthropologie de la danse. Installée en France depuis 2001, elle fonde la compagnie Vlovajob Pru avec François Chaignaud, avec laquelle ils signent des spectacles tels que *Pâquerettes* (2005-2008), *(M)imosa or Twenty Looks or Paris is Burning at The Judson Church (M)* (2011) et *Dub Love* (2015). Depuis, Cecilia Bengolea a également réalisé plusieurs courts-métrages, dont *Tristes tropiques. La Beauté (tôt) vouée à se défaire*, en dialogue avec l'œuvre de Claude Lévi-Strauss. Le mouvement, la danse et la performance sont des moyens d'échange émotionnel. Percevant la danse comme une pratique collaborative et libératrice, l'artiste considère le mouvement comme un acte inventif et un moyen d'exorciser la violence et les traumatismes de la mémoire du corps, dans une dimension à la fois personnelle et collective. Elle fut invitée en 2021 à la Bourse de Commerce — Pinault Collection à réaliser les chorégraphies de la comédie musicale *Baiser mortel* de Lala & ce.

CONSTANTIN BRANCUSI

Né en 1876 à Hobita (Roumanie) et décédé en 1957 à Paris (France), Constantin Brancusi est l'une des figures les plus importantes de la sculpture du 20^e siècle. Proche de l'avant-garde parisienne, il n'adhère pourtant à aucun mouvement, portant un grand intérêt à la sculpture non occidentale et archaïque. Brièvement passé par l'atelier d'Auguste Rodin, Constantin Brancusi s'en détache

cependant pour réaliser des sculptures simplifiées à l'extrême qui révèlent les qualités vitales et organiques du matériau. Aux frontières de l'abstraction, ses œuvres répètent les mêmes thèmes: le baiser, l'oiseau, la muse endormie. L'artiste les photographie ensuite dans des mises en scène élaborées où le jeu inattendu de la lumière sur les formes et les matières bouleversent la perception des sculptures, à la fois intemporelles et profondément modernes. Son atelier était un espace de mise en scène où les sculptures, parfois posées sur des socles mouvants, se transformaient en figures presque vivantes. Brancusi produisit une réflexion révolutionnaire sur le socle, qui était pour lui un élément à part entière de la sculpture, aussi important que le reste.

MIRIAM CAHN

Née en 1949 à Bâle (Suisse), Miriam Cahn se forme au graphisme, puis s'en détourne pour le dessin. Qu'ils soient exécutés à la craie — sur les murs des galeries et dans l'espace public — ou au fusain — sur de grands cahiers posés au sol —, ses premiers dessins de la fin des années 1970 manifestent une expression véhémement violente, transgressive. L'artiste ne tarde pas à utiliser son propre corps comme matériau dans des performances vidéo. Elle s'engage dans le mouvement antinucléaire et les mouvements féministes, par exemple en tant que déléguée de l'Organisation pour la cause des femmes (Ofra) à la conférence de paix de Varsovie en 1976. Elle participe à cette époque à des actions nocturnes et peint des fresques sur la tangente nord, un pont autoroutier alors en construction à Bâle. Découverte par la police, cette action de protestation fait l'objet d'un procès. Son œuvre, éminemment politique et désormais reconnue grâce à sa participation à la documenta de Cassel en 1982, est fondée sur l'image du corps, plus précisément sur les conditions de son apparition: son surgissement, son trouble, sa disparition. Un mirage dans un paysage évanescent, le saisissement mystérieux d'une silhouette, le spectre d'un visage hagard et diaphane.

CLAUDE CAHUN

Née à Nantes en 1894 et décédée en 1954 à Saint-Hélier, Claude Cahun (née Lucy Schwob) est une photographe, écrivaine surréaliste et activiste politique. Ses autoportraits, à la fois radicaux et énigmatiques, jouent avec des modèles sociaux et sexuels déterminés et font d'elle une personnalité hors du commun, profondément libertaire, en marge par rapport aux conventions de son époque. Avec un sens aigu de la performance et du travestissement, elle ne cesse de se réinventer sous l'objectif: habillée en femme, en homme, cheveux longs ou très courts, et même crâne rasé. Dans les années 1920, elle anime un salon littéraire aux côtés de sa partenaire Marcel Moore (née Suzanne Malherbe) dans le quartier de Montparnasse à Paris. Réfugiées à Jersey en Normandie et actives pendant la seconde guerre mondiale contre l'occupation allemande,

elles sont finalement emprisonnées. Décédée en 1954 et restée quasiment inconnue, Claude Cahun et son œuvre font, depuis les années 1990, l'objet d'un regain d'intérêt qui l'élève au rang d'icône *queer* de l'avant-garde.

ALI CHERRI

Né en 1976 à Beyrouth (Liban), Ali Cheri a grandi pendant la guerre civile qui a plongé le pays dans un contexte de crise permanente. Il vit désormais à Paris (France). Sculpteur et vidéaste, il explore les déphasages temporels entre des mondes anciens et des sociétés contemporaines, privilégiant une lecture incarnée des événements historiques où mémoires intime et collective s'enchevêtrent sensiblement. Ainsi, ses travaux sur les liens entre archéologie, narration historique et patrimoine prennent leur source dans les procédés d'excavation, de délocalisation et de muséification des restes funéraires qui font violence à des pratiques culturelles intemporelles et au sens même des sites archéologiques.

PETER DOIG

Né en 1959 à Édimbourg (Écosse), Peter Doig grandit dans les Caraïbes et au Canada, avant de se former à Londres. Le caractère incommensurable de la nature et sa puissance métaphysique marquent ses toiles. Inspiré par le romantisme allemand, Edward Hopper et Edvard Munch comme par des films d'horreur et la culture populaire, Doig peint des lieux indomptés, traversés de traces laissées par l'être humain : habitations, canoës, silhouettes... Avec un vocabulaire qui lui est propre, il peint d'après une réalité altérée par la photographie, attribue à ses toiles un caractère énigmatique sous des traits presque naïfs. Professeur à la Kunstakademie de Düsseldorf jusqu'en 2017, Doig fait dialoguer son travail avec celui de ses élèves, poursuivant l'histoire de l'école, légendaire matrice de la peinture contemporaine allemande.

MARLENE DUMAS

Née au Cap (Afrique du Sud) en 1953, Marlene Dumas vit aux Pays-Bas. Dans son œuvre, elle s'attache à représenter la figure humaine dans ce qu'elle a de plus nu. Ses portraits, à l'huile ou à l'encre, semblent personnaliser la condition humaine, montrent des personnages écartelés entre le désespoir et l'extase, la mort et l'amour de la beauté. Un moment crucial se joue dans la recherche ou le « vol » des images qui lui servent de modèles, parfois issues pour une même œuvre ou série de la publicité de mode ou de l'iconographie chrétienne. Le sexe et la couleur de peau, l'innocence et la faute habitent ce travail où l'intime répond au politique, le fait divers au mythe, notre façon d'être au monde aux flux d'images qui nous irriguent. L'art de Marlene Dumas traite de sujets sensibles — la souffrance, l'extase, la peur ou le désir traversent les visages peints —, mais aussi par des questions sociales et culturelles telles que la ségrégation raciale.

ROBERT FRANK

Né en Suisse en 1924 et décédé au Canada en 2019, Robert Frank était un photographe issu d'une famille juive allemande réfugiée en Suisse pour échapper au régime nazi. En 1947, il émigre aux États-Unis, où il travaille dans la photographie de mode, notamment pour *Harper's Bazaar* et auprès de photographes comme Walker Evans. Profondément inspiré par la photographie documentaire américaine et le photojournalisme, il publie en 1958 *Les Américains*, un livre qui dresse un portrait nuancé de l'Amérique et de sa population, vues à travers les yeux d'un étranger.

LATOYA RUBY FRAZIER

Née dans l'American Rust Belt (« la ceinture de la rouille », désignant la région industrielle du Nord-Est des États-Unis) en 1982, LaToya Ruby Frazier grandit dans l'ancienne ville sidérurgique de Braddock en Pennsylvanie, qui connaît une forte paupérisation depuis la fermeture des usines et l'effondrement du service de santé. Souvent associée à la photographie documentaire américaine telle que pratiquée par Lewis Hine et Dorothea Lange, LaToya Ruby Frazier photographie sa propre famille, qui subit directement les conséquences de la désindustrialisation et du capitalisme racial — les populations racisées étant aussi les plus précaires. À l'intersection du privé et du politique, sa série photographique « The Notion of Family » remet en question le discours politique prédominant selon lequel la Rust Belt serait le siège du ressentiment blanc, moteur de la politique réactionnaire des États-Unis d'aujourd'hui.

PHILIP GUSTON

Né à Montréal (Canada) en 1913 et décédé en 1980 à New York (États-Unis), Philip Guston (né Phillip Goldstein) grandit à Los Angeles (États-Unis) dans une famille d'émigrés juifs ukrainiens. Ses peintures, d'abord abstraites, font de lui l'un des fondateurs, aux côtés de Jackson Pollock et Willem De Kooning, de l'expressionnisme abstrait, mouvement de l'avant-garde artistique new-yorkaise de l'après-guerre. Fortement engagé dans le mouvement pour les droits civiques, Philip Guston réalise également une œuvre marquée par son engagement politique. Dans un style cartoonnesque, ses dessins satiriques et ses caricatures du président américain Richard Nixon font scandale, tout comme les apparitions régulières de membres du Ku Klux Klan dans ses peintures figuratives, qui ne sont pas sans rappeler son combat contre cette organisation suprémaciste et raciste.

ANNA HALPRIN

Née en 1920 dans l'Illinois et décédée en 2021 en Californie (États-Unis), Anna Halprin est une danseuse et chorégraphe américaine qui joue, dès les années 1950, un rôle central dans la naissance de la *postmodern dance* aux États-Unis. Son travail intègre des gestes du quotidien, porte une attention spécifique à la collectivité ainsi qu'aux rituels favorisant l'émergence d'un langage commun, et recherche un rapport concret au réel et au spirituel. Influencée par la philosophie de John Dewey, mais aussi proche de celles du compositeur John Cage et du chorégraphe Merce Cunningham, sa méthode d'improvisation fondée sur la « chorégraphie organique » comme son recours à des partitions réactivables par d'autres et l'implication du public dans ses chorégraphies sont des innovations radicales. Sur la côte ouest, elle crée en 1955 le San Francisco Dancers Workshop, où elle engage un « travail communautaire » également marqué par d'importants engagements politiques, notamment contre la guerre du Vietnam et la ségrégation raciale aux États-Unis.

DAVID HAMMONS

Né dans l'Illinois (États-Unis) en 1943, David Hammons est l'auteur d'une œuvre furtive et subversive. Aiguillé par la blessure lancinante du racisme ordinaire, il prend le pouvoir et donne à voir l'invisibilité des opprimés. Question obsédante, béante, à propos du non-dit : qu'est-ce qui instaure une différence entre Blanc et Noir ? Son processus créatif s'appuie beaucoup sur l'improvisation, dans la lignée des grands musiciens de jazz et de *free jazz*. Maître de l'assemblage précaire, il recycle en sculptures puissantes les objets glanés lors de ses pérégrinations, puisant dans le quotidien ces dérisoires bric-à-brac, protestations politiques qui braquent une lumière crue sur la misère d'Harlem, spolié de sa culture par la société de consommation. Figure éminente de l'art africain-américain, Hammons revendique l'effacement pour signature.

DUANE HANSON

Né dans le Minnesota en 1925 et décédé en 1996 en Floride (États-Unis), Duane Hanson réalise des sculptures figuratives représentant l'*American way of life* et s'impose comme le chef de file de l'hyperréalisme. Ses personnages de résine et de fibre de verre moulés d'après modèles vivants, d'un réalisme saisissant, constituent de véritables portraits psychologiques et sociaux. Loin de glorifier le modèle de société américain, Duane Hanson s'attache, au contraire, à en dévoiler la face sombre en représentant les laissés-pour-compte. Dans les années 1960, avec les œuvres *War* ou *Race Riot*, présentant un policier blanc frappant un homme noir au sol, l'artiste confronte le spectateur à la haine et aux violences raciales.

ANNE IMHOF

Née en 1978 à Giessen (Allemagne de l'Ouest), Anne Imhof se forme à la Städelschule à Francfort, où elle fréquente assidument la scène musicale et nocturne de la ville. Entrecroisant des thèmes comme la fuite du temps, le rapport à l'espace et la dualité entre vivant et inerte, la radicalité de son œuvre s'emploie à souligner l'intensité et la fugacité du monde contemporain. En 2017, Anne Imhof représente l'Allemagne à la 57^e Biennale de Venise, où elle reçoit le Lion d'Or pour *Faust*, œuvre totale mêlant performance, musique, sculpture et peinture au sein de l'architecture fasciste du pavillon allemand.

ARTHUR JAJA

Né en 1960 à Tupelo dans le Mississippi (États-Unis), Arthur Jafa est un photographe et cinéaste désormais installé à Los Angeles. Son travail s'inscrit volontairement au sein de la *blackness* qui revendique une identité culturelle africaine-américaine à part entière, dans laquelle les traumas de l'esclavage et de la ségrégation continuent de produire leur effet sur les corps, les imaginaires, les relations. Dans les années 1990, il travaille d'abord aux côtés de réalisateurs comme Stanley Kubrick et Spike Lee avant de réaliser ses propres films au sein desquels la musique noire — notamment le gospel et le jazz — occupe une place centrale. Dans un contexte de violences policières envers sa communauté et d'un racisme omniprésent aux États-Unis, sa pratique, qui fait également intervenir la photographie, ne cesse de développer des stratégies visuelles, inspirées du collage et du montage, qui aspirent à représenter l'expérience noire dans sa multiplicité et sa complexité.

WILLIAM KENTRIDGE

Né à Johannesburg (Afrique du Sud) en 1955, William Kentridge est dessinateur et réalisateur de films d'animation, mais également metteur en scène pour le théâtre et l'opéra. Dans son œuvre largement pluridisciplinaire — qu'il s'agisse de ses dessins, de ses livres ou de ses performances —, il questionne la mémoire coloniale et postcoloniale, l'héritage de l'apartheid et plus largement les conflits politiques contemporains. Ancrée dans le contexte socio-politique de l'Afrique du Sud, sa pratique tourne autour des notions d'effacement, de jeu et d'incertitude, très sensibles dans sa pratique du dessin, dont la rapidité et la rugosité permettent de conserver l'image dans une forme d'ambiguïté et de polysémie. Ses productions pour l'opéra comprennent *La Flûte enchantée* de Mozart, *Le Nez* de Chostakovitch et les opéras *Lulu et Wozzeck* d'Alban Berg ou plus récemment *The Great Yes*, *The Great No* où il s'empare des questions de migrations forcées d'hier et d'aujourd'hui.

DEANA LAWSON

Née à Rochester (États-Unis) en 1979, Deana Lawson grandit dans la ville où fut fondée l'entreprise Kodak auprès d'un père photographe et d'une mère

collectionneuse d'albums de famille. Elle s'intéresse très tôt aux conditions sociales de la diaspora africaine et de la communauté africaine-américaine. Empruntant aussi bien à l'esthétique documentaire qu'à la photographie vernaculaire, ses œuvres se caractérisent par une mise en scène méticuleuse où interagissent des modèles, souvent nus ou dévêtus, qu'elle rencontre au hasard et invite à poser pour elle. À travers ces mises en scène soigneusement étudiées et cette apparente intimité où la nudité joue un rôle central, Deana Lawson confronte le spectateur à une vision complexe de l'identité noire.

SHERRIE LEVINE

Née en 1947 en Pennsylvanie (États-Unis), Sherrie Levine est une artiste conceptuelle qui fut l'une des figures majeures de la *Pictures Generation*, du nom de l'exposition collective éponyme à laquelle elle participe en 1977. Au même titre que les artistes de la Picture Generation, son œuvre se caractérise par le réemploi d'images dans une perspective critique des valeurs de l'art. En s'appropriant des photographies, peintures et sculptures réalisées par les artistes les plus célèbres de l'histoire de l'art, Sherrie Levine remet en question les notions d'unicité, d'authenticité et d'originalité qui confèrent leur valeur marchande aux œuvres. Son approche désabusée et ironique inspecte le monde de l'art depuis le début des années 1980. Elle est aussi l'une des pionnières de la critique féministe : en s'appropriant les œuvres d'artistes masculins, l'œuvre de Sherrie Levine ne cesse de questionner la place du genre au sein du monde de l'art.

MAN RAY

Né à Philadelphie (États-Unis) en 1890 et décédé à Paris (France) en 1976, Man Ray grandit à New York au sein d'une famille d'émigrés juifs russes. Couplages de positifs et de négatifs, manipulations de surfaces optiques, solarisations et rayogrammes : son désir d'expérimentation et de dépassement des limites du médium photographique sont infinis. Au début des années 1920, il quitte New York pour Paris où il rejoint l'avant-garde artistique de l'époque, d'abord les dadaïstes puis les surréalistes, dont Louis Aragon, André Breton et Paul Éluard. Se définissant lui-même comme un « fautographe », Man Ray détourne la photographie de ses fonctions originelles — représenter fidèlement la réalité — pour la mettre au service de son imagination.

KERRY JAMES MARSHALL

Né en Alabama (États-Unis) en 1955, Kerry James Marshall grandit à Los Angeles (États-Unis), où il est témoin des émeutes de Watts de l'été 1965. Formé à l'Otis Art Institute à Los Angeles auprès de Charles White, figure majeure de la peinture africaine-américaine, Kerry James Marshall accorde une place centrale à l'histoire de l'art. En choisissant de peindre en grands formats des personnages noires, Kerry James Marshall donne à leurs corps une place dans l'histoire de l'art. Prenant à la lettre l'application d'un unique adjectif à des carnations

plurielles, il accentue la noirceur des peaux par des pigments tels que l'oxyde de fer, magnifiant, dans des scènes aux riches couleurs, la beauté noire. Auteur de son canon, il unit la tradition de la peinture d'histoire occidentale à celle de la peinture africaine, présente dans la facture et la palette.

ANA MENDIETA

Née à La Havane (Cuba) en 1948 et décédée en 1985 à New York (États-Unis), Ana Mendieta est une artiste dont la carrière, brève, a irrémédiablement marqué l'histoire de l'art. Émigrée aux États-Unis, Ana Mendieta développe un langage sculptural inédit, nourri de ses recherches sur les mythes originels et l'art rupestre, inscrivant son œuvre dans la poursuite de traditions ancestrales et des rituels magiques. Dans sa production filmique, elle explore les relations que son corps entretient avec la nature, et la pleine fusion qui les relie, à la croisée de la sculpture et de la performance. Dans l'effervescence politique des années 1970, Ana Mendieta rejoint la A.I.R. Gallery, première galerie gérée par un collectif de femmes artistes aux États-Unis, pionnière dans la réflexion féministe et décoloniale, à laquelle l'artiste contribue largement.

ZANELE MUHOLI

Né·e à Durban (Afrique du Sud) en 1972, Zanele Muholi est un·e photographe et activiste visuel·le *queer*. Arrivée à la photographie par le militantisme, Zanele Muholi est animé·e par le désir de prendre part à l'élan démocratique qui porte Nelson Mandela au pouvoir, mettant fin à la ségrégation raciale et au régime d'apartheid en vigueur jusqu'en 1991 en Afrique du Sud, qui devient quelques années plus tard le premier pays au monde à interdire constitutionnellement la discrimination fondée sur l'orientation sexuelle. En remettant en question les représentations stéréotypées à travers la pratique du portrait et de l'autoportrait, les participant·e·s lesbiennes, gays, bixuel·le·s, transgenres, *queer* et intersexes noir·e·s de ses photographies, encore largement discriminé·e·s pour leur genre ou leur orientation sexuelle, s'affirment face aux préjugés, à l'intolérance et souvent à la violence, et participent à créer une archive collective de ces identités. Professeur·e, iel anime également régulièrement des workshops auprès de diverses communautés et place la transmission au cœur de son engagement communautaire et militant.

SENGA NENGUDI

Née en 1943 à Chicago, Senga Nengudi grandit entre Los Angeles et Pasadena, où elle étudie les arts visuels et la danse à la California State University avant de s'installer à New York (États-Unis). Elle y collabore avec la galerie Just Above Midtown (JAM), laboratoire de l'avant-garde africaine-américaine de l'époque, où elle se lie notamment avec David Hammons. Combinant la sculpture, la danse et la performance, elle réalise ses œuvres à partir d'objets trouvés, souvent des bas nylons qu'elle a elle-même portés, reflétant

parfaitement l'élasticité du corps féminin. Senga Nengudi explore, avec sensualité et vulnérabilité, des sujets tels que l'identité raciale, l'esclavage, le genre et le corps féminin. Qu'il s'agisse de son œuvre la plus célèbre, *RSVP Performance Piece* (1978-2012) ou de *Ceremony for Freeway Fets* (1978), ses créations sont activées en performance par des danses rituelles improvisées, où se mêlent des influences africaines, japonaises, africaines-américaines et aborigènes.

ANTONIO OBA

Né à Brasília (Brésil) en 1983, Antonio Obá est un peintre dont la pratique s'imprègne de l'univers religieux et mystique brésilien et qui explore la notion de construction identitaire de la culture brésilienne. Ses installations synchroniques sont ainsi composées d'ex-voto communs — objets offerts à des dieux pour les remercier de leur miséricorde ou d'avoir exhaussé un vœu — auxquels il ajoute des objets du quotidien au fort pouvoir symbolique (dents d'animaux, fers à cheval, clous). Pour Antonio Obá, ces amulettes sont les témoignages matériels d'histoires individuelles douloureuses et de corps blessés établissant une connexion magique entre un récit individuel et un passé révolu universel. À la manière de rites mystérieux, Antonio Obá utilise aussi son corps comme tampon qu'il appose sur des toiles : en faisant ainsi de son corps un objet signifiant, une échelle de valeur, il le dote d'une puissance politique qui interroge la place des Noirs et l'expérience du racisme dans la société brésilienne. Cet engagement lui a valu d'être censuré ou contraint à l'exil temporaire afin d'échapper à des menaces de mort. Ses tableaux aux allures surnaturelles, telles des icônes religieuses investies magiquement, semblent témoigner d'histoires douloureuses et de corps blessés, entre récit individuel et passé universel.

IRVING PENN

Né en 1917 dans le New Jersey et décédé à New York (États-Unis) en 2009, Irving Penn s'est d'abord formé à la peinture avant d'apprendre la photographie en travaillant pour des magazines de mode, d'abord *Harper's Bazaar* puis *Vogue*, dont il signe sa première couverture en 1943, ce qui marque le début d'une collaboration longue d'une soixantaine d'années. Travaillant essentiellement en studio, Irving Penn s'attache à recréer un décor épuré, même dans le cadre des portraits ethnographiques qu'il réalise lors de ses voyages en Nouvelle-Guinée, au Pérou, au Maroc : il façonne une « zone neutre » qui établit un cadre spatial décontextualisant où la présence physique de ses modèles se fait d'autant plus sensible. Au début des années 1970, Irving Penn débute des recherches plus personnelles, loin de la photographie de mode, et réalise des natures mortes florales, mais aussi de mégots de cigarettes ou de déchets urbains qu'il sublime dans de somptueux tirages au caractère dépouillé et minimaliste.

ROBIN RHODE

Né en 1976 au Cap (Afrique du Sud), Robin Rhode vit désormais à Berlin (Allemagne). Il a développé un ensemble d'œuvres fondées sur des interventions éphémères qui mêlent performance, dessin et film, partageant une esthétique commune avec la culture hip-hop. Avec des moyens limités non sans rappeler l'art du graffiti, il dessine des décors et des objets au fusain ou à la craie, avec lesquels des personnages (souvent lui-même) interagissent dans de courts films. À travers sa pratique socialement engagée, Robin Rhode investit le paysage urbain pour créer des interventions visuelles dans des environnements culturels et politiques, avec pour ambition de transformer à la fois les paysages et les communautés.

AUGUSTE RODIN

Né à Paris en 1840 et décédé en 1917 à Meudon (France), Auguste Rodin est un sculpteur dont l'influence en Europe fut considérable. En s'imprégnant d'un réalisme raffiné, il légitime le non-fini, grâce auquel il transforme la dureté du marbre en des formes expressives et charnelles. La figure gagne en liberté, en mouvement ; le fragment devient une œuvre à part entière. Considéré comme le père de la sculpture moderne et pourtant admirateur de l'antique, il bouscule le monde très codifié de la statuaire, et ses œuvres, plusieurs fois interdites au Salon, furent régulièrement l'objet de vastes polémiques.

NIKI DE SAINT PHALLE

Née en 1930 à Neuilly-sur-Seine (France) et décédée à La Jolla (États-Unis) en 2002, Niki de Saint Phalle est élevée en France par ses grands-parents avant de rejoindre sa mère à New York en 1933. D'abord mannequin, elle fuit les normes sociales de son milieu familial, s'installe à Paris avec Jean Tinguely et débute une vie indépendante d'artiste expérimentale. La radicalité de ses « tirs », en réalité des assemblages en plâtre et peinture éclatée par des tirs de carabine, alerte l'avant-garde artistique de l'époque. En 1965, au Chelsea Hotel à New York, elle commence la série des « Nanas » : défiant le regard et le goût établis auxquelles elle s'identifiait, ces figures de femmes monumentales lui permettent de s'imposer elle-même. Passionnée de jazz et de littérature, elle fait de ses *Nanas*, ces sculptures-corps, des personnages puissants et libres, liberté qu'elle n'a jamais cessé de désirer. En 1994, elle publie *Mon secret* qui raconte l'inceste, commis par son père, lorsqu'elle était enfant.

MIRA SCHOR

Née à New York (États-Unis) en 1950, Mira Schor s'est formée au sein du Feminist Art Program de CalArts (Los Angeles), puis participe au début des années 1970 à la Womanhouse — l'un des projets artistiques et féministes les plus importants et les plus célèbres de l'histoire de l'art. Associant plaisir visuel et préoccupations philosophiques et politiques, l'artiste intègre le regard des femmes dans une

tradition picturale alors dominée par les hommes. Son travail comprend des périodes pendant lesquelles la narration et la représentation du corps sont mises en avant, et d'autres pendant lesquelles son travail se concentre davantage sur la représentation du langage dans le dessin et la peinture. Ses œuvres proposent ainsi une démarche d'appropriation, de subjectivation du corps de la femme. Également écrivaine, Mira Schor ne cesse d'entremêler, dans son œuvre, l'intime et le politique, cherchant à rendre palpables les corps tout en révélant leurs vulnérabilités.

LORNA SIMPSON

Née à Brooklyn (États-Unis) en 1960, Lorna Simpson est une photographe et vidéaste dont l'œuvre protéiforme (photographies, films, peintures) s'attache à démanteler les systèmes de représentation traditionnels. Par le biais de collages, de montage, de réemploi de photographies d'archive, elle juxtapose divers registres d'images avec des fragments de textes, soulevant des questionnements sur la relation entre l'image et l'écriture, sur la construction de soi et les discours sur la race et le genre.

WOLFGANG TILLMANS

Né en 1968 à Remscheid (Allemagne de l'Ouest), Wolfgang Tillmans est un photographe dont le corpus regroupe une multitude de sujets présentés côte à côte pour former un ensemble de constellations, où s'entrecroisent relations humaines, fragments de nature et moments de vulnérabilité. Homosexuel et séropositif, Wolfgang Tillmans milite pour des causes comme l'accès au logement, les luttes antiracistes et les droits de la communauté LGBTQIA+. Également musicien, il collabore depuis les années 1980 avec plusieurs revues de mode et se fait connaître pour ses photographies de la culture *rave* et de la génération *post-punk*.

KUDZANAI-VIOLET HWAMI

Née dans le district de Gutu au Zimbabwe en 1993, Kudzanai-Violet Hwami a grandi en Afrique du Sud avant de s'installer à Londres (Royaume-Uni) où elle s'est formée au Wimbledon College of Arts. Peintre, Kudzanai-Violet Hwami révèle une vision de l'Afrique australe nourrie par ses expériences de déplacements et de dislocation géographique propre à la diaspora. Bien souvent, ses tableaux sont des portraits de sa famille proche et élargie sur lesquels elle rassemble des fragments visuels provenant d'une myriade de sources, telles que des images en ligne et des photographies personnelles, s'inspirant de l'esthétique de la bande dessinée, qu'elle affectionne. Plus largement, son travail soulève des questions relatives à la représentation des corps noirs à la croisée d'une réflexion sur la race, le genre, la sexualité et la spiritualité.

KARA WALKER

Née à Stockton en Californie (États-Unis) en 1969, Kara Walker est une artiste installée à New York (États-Unis), célèbre pour ses silhouettes en papier découpé représentant des récits historiques hantés par la sexualité, la violence et l'asservissement. À travers des images volontairement violentes à caractère sexuel, son œuvre expose les traumatismes physiques et psychologiques liés à l'héritage de l'esclavage, particulièrement dans le Sud des États-Unis. Depuis 2007, elle s'intéresse à la figure de l'ancien président américain Barack Obama, dont la figure rassemble bien des ambiguïtés auxquelles est confrontée la communauté africaine-américaine, dans un pays où le racisme est omniprésent.

LYNETTE YIADOM-BOAKYE

Née à Londres (Royaume-Uni) en 1977 de parents ghanéens, Lynette Yiadom-Boakye est une peintre et écrivaine britannique. Elle réalise principalement des portraits fictifs, qu'elle nomme plutôt des « suggestions de personnes ». Peints à la manière d'Édouard Manet ou d'Edgar Degas, les personnages émergent d'un fond généralement sombre. Détachées du temps et de l'espace, ils semblent enveloppés d'un certain mystère, malgré leur expressivité. Lynette Yiadom-Boakye attache une grande importance à la représentation des communautés africaines et diasporiques en portant leur cause devant des institutions qui les ont longtemps ignorées.

Autour de l'exposition

PROGRAMMATION ASSOCIÉE

Par Cyrus Goberville, responsable de la programmation culturelle, Pinault Collection

La programmation *live* associée à l'exposition «Corps et âmes» rend hommage à Arthur Jafa à travers une séquence de concerts et performances de musiciens où se croisent — selon le concept de «proximités affectives» cher à l'artiste — des inspirations marquantes et confidentielles. En outre, plusieurs jeunes plasticiens et musiciens dont l'œuvre est traversée de références aux artistes de «Corps et âmes» sont invités pour une carte blanche musicale.

EN MARS

Jeudi 27 et vendredi 28 mars

Hommage à Maryanne Amacher, avec Diamanda Galás / Concert

En collaboration avec le label new-yorkais Blank Forms

Référence plus confidentielle de l'artiste, la compositrice expérimentale américaine **Maryanne Amacher**, ayant repoussé au cours des années 1990 les limites de la fréquence audible et dont le portrait apparaît dans le slideshow *APEX* (2013) d'Arthur Jafa, fait l'objet de sa première grande rétrospective en France. Le premier soir, **Stefan Tcherepnin** et **Marianne Schroeder** interprètent la pièce *Petra*. Le deuxième soir, l'ensemble **Contrechamps** présentent la pièce *GLIA*, suivie d'un concert de la musicienne et diva gothique **Diamanda Galás**, fervente admiratrice du travail de Maryanne Amacher.

EN AVRIL

Vendredi 4 avril

Theo Parrish / DJ set

Compositeur culte de musique électronique et légende de la *deep house* de Detroit où il s'impose dans les années 1990, **Theo Parrish** livre un de ses iconiques DJ sets de plusieurs heures à la Bourse de Commerce, explorant les textures et les rythmes, distordant les sons pour créer sa propre couleur, préférant l'émotion brute à la pureté sonore.

Jeudi 24 et vendredi 25 avril

Kingdom Molongi, avec Low Jack / Concert

En collaboration avec le label et collectif ougandais Nyege Nyege

En écho à l'œuvre *akingdoncomethas* (2015) d'Arthur Jafa, un montage de sermons et de chants gospel enregistrés au sein de congrégations noires aux États-Unis, la chorale congolaise **Kingdom Molongi** et le compositeur de musique électronique français Low Jack s'associent pour la création d'une œuvre musicale, présentée dans la Rotonde.

EN MAI

Vendredi 23 mai

Carte blanche à Crystallmess / Concert et DJ set

Dans la Galerie 2 de la Bourse de Commerce, l'artiste multidisciplinaire de la scène électronique parisienne **Crystallmess** conçoit un programme autour des musiques nées dans le Sud des États-Unis, et particulièrement la ville de Memphis.

Samedi 24 mai

Carte blanche à Pol Taburet / DJ set

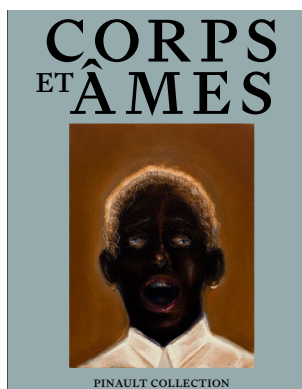
L'artiste plasticien français **Pol Taburet**, présent dans la Collection Pinault, convie à son tour en Galerie 2 plusieurs artistes de la scène rap francilienne aux influences caribéenne, en résonance avec le folklore qui nourrit son œuvre.

L'exposition s'accompagne conjointement d'une playlist composée par Vincent Bessières, spécialiste du jazz et commissaire d'exposition (« Basquiat Soundtracks », Philharmonie de Paris, 2023 ; « We Want Miles », Cité de la Musique de Paris, 2009).



Irving Penn, *Hand of Miles Davis (C)*, New York, 1986, tirage argentique, 48 x 47 cm. Pinault Collection.
© The Irving Penn Foundation.

CATALOGUE DE L'EXPOSITION



Corps et âmes

Catalogue de l'exposition

Sous la direction d'Emma Lavigne

Parution : mars 2025

Ouvrage bilingue (français / anglais)

259 pages / 45 € / 21,8 x 28 cm

Coédition de Pinault Collection et Éditions Dilecta

Réunissant l'ensemble des artistes présentés dans l'exposition, ce catalogue richement illustré explore une histoire de l'art à travers le prisme du portrait, en prenant appui sur des œuvres majeures de la Collection Pinault. Avec les essais de Vincent Bessières, Bernard Blistène, Nicolas-Xavier Ferrand, Jean-Marie Gallais, Matthieu Humery et Emma Lavigne.

Un leporello dédié à la carte blanche accordée à l'artiste Ali Cherri paraîtra, en parallèle, au printemps 2025.

Extrait du catalogue

***Body and Soul*: créer au regard du jazz dans l'art contemporain africain-américain**
Par Vincent Bessières, journaliste et commissaire d'exposition

« Le 11 octobre 1939, Coleman Hawkins enregistre une version de *Body and Soul* qui constitue, dans l'histoire du jazz, une petite révolution. Gravée au cours d'une séance destinée à restaurer la réputation du saxophoniste de retour aux États-Unis après cinq années sur le Vieux Continent, cette interprétation consacre la maîtrise du ténor, au point d'être considérée comme "le grand chef-d'œuvre de l'improvisation harmonique pré-bop¹", ouvrant la voie à Charlie Parker et, au-delà, à John Coltrane. [...] Cette version historique de *Body and Soul* rappelle combien, depuis les origines, la musique noire américaine — des standards du jazz jusqu'aux *samples* du hip-hop — repose avant tout sur des procédés d'emprunt, d'improvisation et de sublimation, qui constituent un paradigme en soi. Or, pour plusieurs générations d'artistes africains-américains, le jazz a constitué à bien des égards un horizon culturel de référence, que l'exemple du *Body and Soul* de Coleman Hawkins peut nous aider à appréhender. La manière dont le saxophoniste subjugué la chanson jusqu'à la faire sienne, sa façon d'en modifier la perspective pour lui donner une autre dimension, l'instantanéité imposée par l'enregistrement sans possibilité de repentir, et le processus d'improvisation, avec sa part de hasard assumée, sont, en effet, autant de principes que l'on peut rapprocher de la démarche plastique et conceptuelle de plusieurs artistes représentés dans l'exposition "Corps et âmes".

Perçus comme des “sentinelles of black avant-garde innovation²” au sein de leur communauté, “vénérés dans le monde entier pour leurs prouesses créatives, leur style cosmopolite et leur popularité³”, les musiciens de jazz constituent explicitement pour de nombreux artistes plasticiens, de David Hammons à Jean-Michel Basquiat, une forme d’aristocratie de la création africaine-américaine dont les héros, de Louis Armstrong à John Coltrane, leur inspirent des œuvres qui ont valeur d’hommage. Ces figures tutélaires ont montré la possibilité d’une esthétique qui, tout en empruntant une partie de son instrumentarium et de ses formes à la tradition occidentale, s’en distingue fondamentalement, dans ses principes, ses modes d’action, son expressivité et ses codes. À ce titre, pour des artistes tels que David Hammons, ainsi que l’a relevé la critique Kellie Jones, le jazz s’offre comme le modèle d’une “voix abstraite [...] identifiable comme clairement africaine-américaine; quelque chose qui pourrait être non-objectif et codé par une (auto)référence, sans reposer sur une représentation⁴.” Largement instrumental, malgré la contribution de plusieurs vocalistes lumineuses, le jazz s’offre, en effet, comme exemple d’un langage en soi, élaboré et complexe, qui requiert l’excellence au plan technique, la recherche d’une singularité d’expression dans un rapport d’émulation au collectif, et une forme d’intellection de la technique, tout en appelant autant, dans l’instant de la performance, à l’esprit qu’au corps.

Tant dans le *Body and Soul* de Hawkins que dans les *Body Prints* de Hammons, c’est en effet tout le corps de l’artiste qui se met au service de l’avènement de l’œuvre. Le critique Greg Tate a vu dans la fameuse série réalisée par l’artiste au début de sa carrière une manifestation de son intérêt « à représenter le caractère à la fois matériel et éphémère du blues et du jazz, ainsi que du folk noir, en particulier du street-folk noir⁵. » Réalisées dans un laps de temps limité, ces impressions impliquaient pour l’artiste d’engager tout son corps au service d’une trace — une *fixation*, terme commun à la photo et au phono — enregistrée en direct sur le papier. Un processus qui n’était pas sans analogie avec celui de la gravure directe auquel, avant l’invention de la bande magnétique, les musiciens de jazz ou de blues devaient se confronter en studio, tel Coleman Hawkins mobilisant tout son être, *corps* soufflant et *âme* chantant, pour produire le chef-d’œuvre évoqué en préambule. [...]

Pour Arthur Jafa, la prééminence des arts immatériels — musique, danse, art oratoire — dans la culture africaine-américaine par rapport aux arts matériels — peinture, architecture, sculpture — est due au fait que les premiers ont pu survivre au Passage du milieu, nichés dans l’âme des déportés, quand ceux-ci ont dû abandonner les seconds sur les rives du continent africain. Peu disposée à encourager le culte des images, donc la pratique picturale, l’Église évangélique, dans laquelle la communauté noire a trouvé un refuge, a permis, toujours selon le vidéaste, à une expressivité des voix et des corps, qui lui appartient en propre, de s’épanouir. Elle constitue la matière de son film *akingdoncomethas* (2018), vidéo cathédrale qui s’ouvre avec Al Green chantant *Jesus Is Waiting* sur le plateau de l’émission *Soul Train*, manifestant la frontière ténue entre le sacré et le séculier, l’ecclésiastique et l’érotique. Entre les séquences de prêche, de chant et de chœurs gospel, le film enchâsse des images de mégafeux, enfer sur la terre auquel répond l’espoir des sermons et la ferveur des congrégations. »

1 — Franck Bergerot, *Le Jazz dans tous ses états. Histoire, styles, foyers, grandes figures*, Larousse, Paris, 2001, p. 95.

2 — Kellie Jones, « Good Mirrors Ain’t Cheap », in *David Hammons: Five Decades*, cat. exp., New York, Mnuchin Gallery, 2016, p. 19.

3 — Greg Tate, « Hip-Hop’s Afrofuturistic Hive Mind », in Liz Munsell et Greg Tate (dir.), *Writing the Future: Basquiat and the Hip-Hop Generation*, Boston, MFA Publications, 2020, p. 154.

4 — Kellie Jones, « Interview: David Hammons », *Art Papers*, juillet-août 1998 (en ligne).

5 — Greg Tate, « Dark Angels of Dust: David Hammons and the Art of Streetwise Transcendentalism », 2011, article repris dans G. Tate, *Flyboy 2, The Greg Tate Reader*, Durham et Londres, Duke University Press, 2016, p. 75.

INFORMATIONS PRATIQUES

Bourse de Commerce – Pinault Collection

2, rue de Viarmes, 75001 Paris (France)

Tel +33 (0)1 55 04 60 60

www.boursedecommerce.fr

Ouverture tous les jours (sauf le mardi), de 11h à 19h et en nocturne le vendredi, jusqu'à 21h.

– Plein tarif 15 €

– Tarif réduit 10 € (pour les 18-26 ans, les étudiants, les enseignants, les conférenciers et les demandeurs d'emploi)

– Demi-tarif: Adhérents Super Cercle avant 16h

– Gratuité: Chaque premier samedi du mois, de 17h à 21h, et tous les jours pour les moins de 18 ans, les possesseurs de la carte Membership Pinault Collection, les adhérents Super Cercle après 16h, les bénéficiaires des minimas sociaux, les personnes en situation de handicap ou invalides de guerre et leur accompagnateur, les journalistes, les membres de l'AICA, les conférenciers accrédités par la Bourse de Commerce, les artistes adhérents de la Maison des Artistes ou de l'atelier des artistes en exil, les demandeurs d'asile et réfugiés, les enseignants en arts visuels, les enseignants préparant une visite scolaire et les détenteurs d'une des cartes ICOM ou ICOMOS.

Membership: une carte, trois musées

– Membership Solo 1 an: 35 €

– Membership Duo 1 an: 60 €

Accès illimité et prioritaire pendant un an à la Bourse de Commerce (Paris), au Palazzo Grassi (Venise), à la Punta della Dogana (Venise) et aux expositions hors les murs de Pinault Collection. La carte Membership permet d'avoir accès à de nombreux avantages indiqués sur le site Internet: www.pinaultcollection.com/fr/membership

Super Cercle, la carte gratuite des 18-26 ans

Accès gratuit, tous les jours après 16h, à la Bourse de Commerce (Paris), au Palazzo Grassi (Venise), à la Punta della Dogana (Venise) et aux expositions hors les murs de Pinault Collection. La carte Super Cercle permet d'avoir accès à de nombreux avantages indiqués sur le site Internet: www.pinaultcollection.com/fr/boursedecommerce/publics/super-cercle

MÉDIATION

Toutes les demi heures, une visite éclairage de 20 minutes est proposée pour explorer les expositions en cours et l'architecture de la Bourse de Commerce.

– Des conférenciers-médiateurs sont à la disposition du public dans les salles d'exposition.

– L'app en ligne propose des contenus audios sur l'histoire du bâtiment et les expositions en cours.

– Le Mini Salon accueille les jeunes visiteurs au deuxième étage: parcours, livres et jeux sont à disposition.

Visuels pour la presse



1



2



3



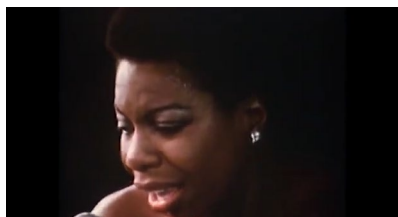
4



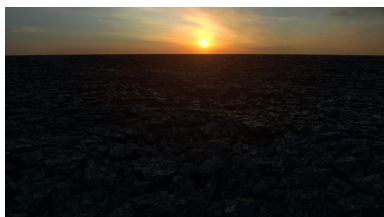
5



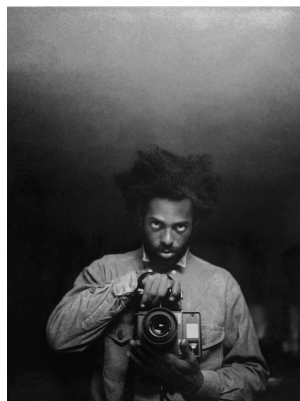
6



7



8



9

1 Antonio Oba, *Cantor de coral – estudo*, 2023, huile sur toile, 33 x 25 cm. Pinault Collection. Courtesy de l'artiste et Mendes Wood DM. Photo: EstudioEmObra. 2 David Hammons, *Black Mohair Spirit*, 1971, pigment, ficelle, torons de balais, perles, plumes et ailes de papillons sur papier noir, 59 x 41,2 x 4 cm (avec cadre). Pinault Collection. © Adagp, Paris, 2024. 3 Ali Cherri, *L'Homme aux larmes*, 2024, tête en pierre sculptée du 14-15^e siècle, argent patiné, plâtre, acier, 49 x 41 x 31 cm. Pinault Collection. Courtesy de Galerie Imane Farès. Photo: Studio Ali Cherri. 4 Man Ray, *Noire et Blanche*, 1926, épreuve gélatino-argentique, 43,9 x 50,6 x 2 cm (avec cadre). Pinault Collection. © Man Ray 2015 Trust / Adagp, Paris 2024. Photo: Telimage. 5 Lynette Yiadom-Boakye, *Light of The Lit Wick*, 2017, huile sur lin, 202 x 132 x 6,5 cm (avec cadre). Pinault Collection. © Lynette Yiadom-Boakye. Courtesy de l'artiste, Corvi-Mora (Londres) et Jack Shainman (New York). 6 Irving Penn, *Hand of Miles Davis (C)*, New York, 1986, tirage argentique, 48 x 47 cm. Pinault Collection. © The Irving Penn Foundation. 7 Arthur Jafa, *Love is the Message, the Message is Death*, 2016, vidéo (couleur, son), 7 min. 25 sec. Pinault Collection. © Arthur Jafa. Courtesy de l'artiste et Gladstone Gallery. 8 Arthur Jafa, *AGHDRA*, 2021, vidéo 4K (couleur, son, noir et blanc), 74 min. 59 sec. Pinault Collection. © Arthur Jafa. Courtesy de l'artiste et Gladstone Gallery. 9 Arthur Jafa, *Monster 1988*, printed 2018, épreuve gélatino-argentique montée sur aluminium, 169,7 x 120,7 cm. Pinault Collection. © Arthur Jafa. Courtesy de l'artiste et Gladstone Gallery.



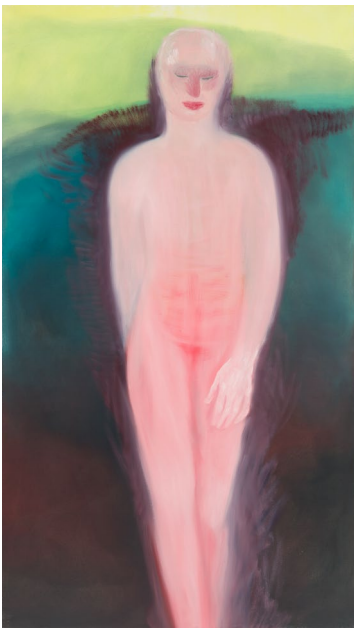
10



11



12



13



14

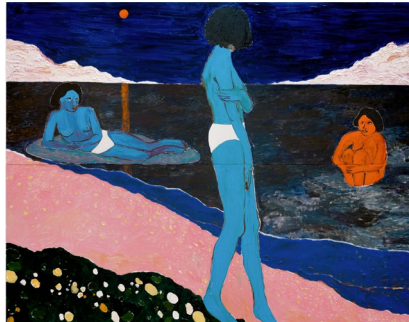
10 Zanele Muholi, *Lishonile, BellCourt, Seattle*, 2019, épreuve gélatino-argentique, 46,4 x 64,1 cm. Pinault Collection. © Zanele Muholi. Courtesy de l'artiste et Yancey Richardson (New York). **11** Kerry James Marshall, *Beauty Examined*, 1993, acrylique et collage sur toile, 214,9 x 252 cm. Pinault Collection. © Kerry James Marshall. **12** Michael Armitage, *Dandora (Xala, Musicians)*, 2022, huile sur tissu d'écorce de Lugudo, 220 x 440 cm. Pinault Collection. © Michael Armitage. Photo: White Cube (David Westwood). **13** Miriam Cahn, *RITUAL: gehen'catwalk (unklar), 13.4.02*, 2002, huile sur toile, 168 x 95 cm. Pinault Collection. © Miriam Cahn. Photo: François Doury. **14** Georg Baselitz, *Was ist gewesen, vorbei*, cycle «Avignon», 2014, huile sur toile, 8 éléments, 480 x 300 cm (chacun). Pinault Collection. © Georg Baselitz. Photo: Jochen Littkemann, Berlin.



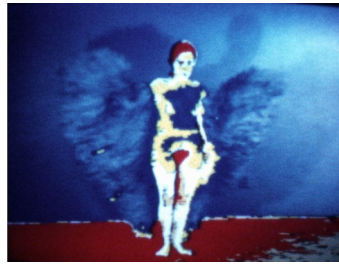
15



16



17



18

15 Marlene Dumas, *Einder (Horizon)*, 2007-2008, huile sur toile, 138 x 300 x 2,5 cm. Pinault Collection. © Marlene Dumas. **16** Gideon Appah, *The Confidant*, 2021, huile, acrylique sur toile, diptyque, 120 x 300 cm (chaque panneau). Pinault Collection. © Gideon Appah. Courtesy de l'artiste et Venus Over Manhattan. Photo: Venus Over Manhattan, New York. **17** Gideon Appah, *The Woman Bathing*, 2021, huile, acrylique sur toile, diptyque, 120 x 300 cm (chaque panneau). Pinault Collection. © Gideon Appah. Courtesy de l'artiste et Venus Over Manhattan. Photo: Venus Over Manhattan, New York. **18** Ana Mendieta, *Butterfly*, 1975, film super-8mm, couleur, muet, 3 min. 19 sec.. Pinault Collection. © The Estate of Ana Mendieta Collection, LLC / Adagp, Paris. Courtesy de Galerie Lelong & Co.

Annexes

LA COLLECTION PINAULT

Le collectionneur

Amateur d'art, François Pinault est l'un des plus importants collectionneurs d'art contemporain au monde. La collection qu'il réunit depuis plus de cinquante ans constitue aujourd'hui un ensemble de plus de 10 000 œuvres, représentant tout particulièrement l'art des années 1960 à nos jours. Son projet culturel s'est construit avec la volonté de partager sa passion pour l'art de son temps avec le plus grand nombre. Il s'illustre par un engagement durable envers les artistes et une exploration continue des nouveaux territoires de la création. Depuis 2006, le projet culturel de François Pinault est orienté autour de trois axes : une activité muséale ; un programme d'expositions hors les murs ; des initiatives de soutien aux créateurs et de promotion de l'histoire de l'art moderne et contemporain.

Les musées

L'activité muséale de Pinault Collection s'est d'abord déployée sur trois sites d'exception à Venise : le Palazzo Grassi, acquis en 2005 et inauguré en 2006, la Punta della Dogana, ouverte en 2009, et le Teatrino, en 2013. En mai 2021, Pinault Collection a inauguré la Bourse de Commerce, à Paris. Ces quatre lieux ont été restaurés et aménagés par l'architecte japonais Tadao Ando, lauréat du prix Pritzker. Toutes les expositions impliquent activement les artistes, invités à créer des œuvres in situ ou à réaliser des commandes spécifiques. Par ailleurs, les musées déploient un important programme culturel et pédagogique, dans le cadre de partenariats noués avec des institutions et universités locales et internationales.

La programmation hors les murs

Par-delà Venise et Paris, les œuvres de la Collection Pinault font régulièrement l'objet d'expositions à travers le monde : Paris, Monaco, Séoul, Lille, Dinard, Dunkerque, Essen, Stockholm, Rennes, Beyrouth ou encore Marseille. Sollicité par des institutions publiques et privées du monde entier, Pinault Collection mène également une politique soutenue de prêts de ses œuvres et d'acquisitions conjointes avec d'autres grands acteurs de l'art contemporain.

La résidence de Lens

Installée dans un presbytère désaffecté, réaménagé par Lucie Niney et Thibault Marca de l'agence NeM, la résidence d'artistes de Pinault Collection a été inaugurée en décembre 2015. Lieu de vie et de production, elle permet d'offrir un cadre et un temps à la pratique artistique dans un lieu équipé pour la création. Le choix des résidents qui bénéficient alors d'une bourse mensuelle procède de la délibération d'un comité de sélection comptant des représentants de Pinault Collection, de la Direction régionale des affaires culturelles des Hauts-de-France, du Frac Grand Large, Fresnoy – Studio national des arts contemporains, du Louvre-Lens et du LaM. En 2024-2025, Tirdad Hashemi et Soufia Erfanian sont en résidence à Lens.

Le prix Pierre Daix

En hommage à son ami l'historien Pierre Daix, disparu en 2014, François Pinault a créé en 2015 un prix éponyme, qui distingue chaque année un ouvrage d'histoire de l'art moderne ou contemporain. Le prix Pierre Daix a déjà été décerné à Éric de Chassey (2024), Paula Barreiro López (2023), Jérémie Koering (2022), Germain Viatte (2021), Pascal Rousseau (2020), Rémi Labrusse (2019), Pierre Wat (2018), Elisabeth Lebovici (2017), Maurice Fréruchet (2016) ainsi qu'Yve-Alain Bois et Marie-Anne Lescourret (2015).

LA COLLECTION PINAULT

DANS LES MUSÉES DE PINAULT COLLECTION

«Arte Povera»

Commissaire :
Carolyn Christov-Bakargiev
Bourse de Commerce, Paris
09.10.2024–20.01.2025

«Thomas Schütte»

Commissaires : Camille Morineau
et Jean-Marie Gallais
Punta della Dogana, Venise
06.04–23.11.2025

«Tatiana Trouvé»

Commissaires : James Lingwood
et Caroline Bourgeois
Palazzo Grassi, Venise
06.04.2024–04.01.2026

«Kimsooja. To Breathe – Constellation»

Commissaire : Emma Lavigne
Bourse de Commerce, Paris
13.03-23.09.2024

«Le monde comme il va»

Commissaire : Jean-Marie Gallais
Bourse de Commerce, Paris
20.03–02.09.2024

«Pierre Huyghe. Liminal»

Commissaire : Anne Stenne
Punta della Dogana, Venise
17.03–24.11.2024

«Julie Mehretu. Ensemble»

Commissaires : Caroline Bourgeois
en collaboration avec Julie Mehretu
Palazzo Grassi, Venise
17.03.2024–06.01.2025

«Mike Kelley. Ghost and Spirit»

Commissaire : Jean-Marie Gallais
Bourse de Commerce, Paris
13.10.2023–19.02.2024

«Lee Lozano. Strike»

Commissaires : Sarah Cosulich
et Lucrezia Calabrò Visconti
Bourse de Commerce, Paris
20.09.2023–22.01.2024

«Mira Schor. Moon Room»

Commissaire : Alexandra Bordes
Bourse de Commerce, Paris
20.09.2023–22.01.2024

«Ser Serpas. I fear (j'ai peur)»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Bourse de Commerce, Paris
20.09.2023–22.01.2024

«Tacita Dean. Geography Biography»

Commissaire : Emma Lavigne
Bourse de Commerce, Paris
24.05–18.09.23

«Icônes»

Commissaires : Emma Lavigne
et Bruno Racine
Punta della Dogana, Venise
02.04–26.11.2023

«CHRONORAMA»

Commissaire : Matthieu Humery
Palazzo Grassi, Venise
12.03.2023–07.01.2024

«Avant l'orage»

Commissaires : Emma Lavigne
avec Nicolas-Xavier Ferrand
Bourse de Commerce, Paris
08.02–11.09.2023

«Une seconde d'éternité»

Commissaire : Emma Lavigne
Bourse de Commerce, Paris
22.06.22–16.01.2023

«Felix Gonzalez-Torres et Roni Horn»

Commissaire : Caroline Bourgeois
en collaboration avec Roni Horn
Bourse de Commerce, Paris
04.04–26.09.22

«Marlene Dumas. open-end»

Commissaire : Caroline Bourgeois
en collaboration avec Marlene Dumas
Palazzo Grassi, Venise
27.03.22–8.01.23

«Bruce Nauman. Contrapposto Studies»

Commissaires : Carlos Basualdo
et Caroline Bourgeois en
collaboration avec Bruce Nauman
Punta della Dogana, Venise
23.05.21–27.11.22

«Charles Ray»

Commissaire : Caroline Bourgeois
en collaboration avec Charles Ray
Bourse de Commerce, Paris
16.02–06.06.22

«HYPERVENEZIA»

Commissaire : Matthieu Humery
Palazzo Grassi, Venise
05.09.21–9.01.22

«Ouverture»

Commissaire : François Pinault
Bourse de Commerce, Paris
22.05.21–17.01.22

«Untitled, 2020»

Commissaires : Caroline Bourgeois,
Muna El Fituri et Thomas Houseago
Punta della Dogana, Venise
11.07–13.12.20

«Henri Cartier-Bresson. Le Grand Jeu»

Commissaires : Matthieu Humery,
Sylvie Aubenas, Javier Cercas,
Annie Leibovitz, François Pinault,
Wim Wenders
Palazzo Grassi, Venise
11.07.20–20.03.21

«Youssef Nabil. Once Upon a Dream»

Commissaires : Jean-Jacques
Aillagon et Matthieu Humery
Palazzo Grassi, Venise
11.07.20–20.03.21

«Luc Tuymans. La Pelle»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Palazzo Grassi, Venise
24.03.19–6.01.20

«Luogo e Segni»

Commissaires : Mouna Mekouar
et Martin Bethenod
Punta della Dogana, Venise
24.03–15.12.19

«Albert Oehlen. Cows by the Water»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Palazzo Grassi, Venise
08.04.18–06.01.19

«Dancing with Myself»

Commissaires : Martin Bethenod
et Florian Ebner
Punta della Dogana, Venise
08.04–16.12.18

«Damien Hirst. Treasures from the Wreck of the Unbelievable»

Commissaire : Elena Geuna
Punta della Dogana et Palazzo
Grassi, Venise
09.04–03.12.17

«Accrochage»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Punta della Dogana, Venise
17.04–20.11.16

«Sigmar Polke»

Commissaires : Elena Geuna
et Guy Tosatto
Palazzo Grassi, Venise
17.04–06.11.16

«Slip of the Tongue»

Commissaires : Danh Vo
et Caroline Bourgeois
Punta della Dogana, Venise
12.04.15–10.01.16

«Martial Raysse»

Commissaire : Martial Raysse
en collaboration avec
Caroline Bourgeois
Palazzo Grassi, Venise
12.04–30.11.15

«L'illusion des lumières»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Palazzo Grassi, Venise
13.04.14–6.01.15

«Irving Penn. Resonance»

Commissaires : Pierre Apraxine
et Matthieu Humery
Palazzo Grassi, Venise
13.04.14–6.01.15

«Prima Materia»

Commissaires : Caroline Bourgeois
et Michael Govan
Punta della Dogana, Venise
30.05.13–15.02.15

«Rudolf Stingel»

Commissaire : Rudolf Stingel
en collaboration avec Elena Geuna
Palazzo Grassi, Venise
07.04.13–06.01.14

«Paroles des images»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Palazzo Grassi, Venise
30.08.12–13.01.13

«Madame Fisscher»

Commissaires : Urs Fischer
et Caroline Bourgeois
Palazzo Grassi, Venise
15.04–15.07.12

«Le Monde vous appartient»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Palazzo Grassi, Venise
02.06.11–21.02.12

«Éloge du doute»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Punta della Dogana, Venise
10.04.11–17.03.13

**«Mapping the Studio:
Artists from the François Pinault
Collection»**

Commissaires : Francesco Bonami
et Alison Gingeras
Punta della Dogana
et Palazzo Grassi, Venise
06.06.09–10.04.11

**«Italics. Art italien entre
tradition et révolution,
1968-2008»**

Commissaire : Francesco Bonami
Palazzo Grassi, Venise
27.09.08–22.03.09

**«Rome et les barbares. La
naissance d'un nouveau monde»**

Commissaire : Jean-Jacques Aillagon
Palazzo Grassi, Venise
26.01–20.07.08

**«Sequence 1–Peinture
et sculpture dans la Collection
François Pinault»**

Commissaire : Alison Gingeras
Palazzo Grassi, Venise
05.05–11.11.07

**«Picasso, la joie de vivre.
1945-1948»**

Commissaire : Jean-Louis Andral
Palazzo Grassi, Venise
11.11.06–11.03.07

**«La Collection François Pinault:
une sélection Post-Pop»**

Commissaire : Alison Gingeras
Palazzo Grassi, Venise
11.11.06–11.03.07

**«Where Are We Going?
Un choix d'œuvres de la
Collection François Pinault»**

Commissaire : Alison Gingeras
Palazzo Grassi, Venise
29.04–01.10.06

HORS LES MURS

«Portrait of a Collection»

Commissaire : Caroline Bourgeois
SongEun Art Space, Séoul
04.09–23.11.2024

«Bruce Nauman»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Tai Kwun, Hong Kong
14.05–18.08.2024

«CHRONORAMA»

Commissaire : Matthieu Humery
Fondation Helmut Newton, Berlin
15.02–19.05.2024

«Irving Penn. Portraits d'artistes»

Commissaires : Matthieu Humery
et Lola Regard
Villa Les Roches Brunes, Dinard
11.06–01.10.2023

«Forever Sixties»

Commissaires : Emma Lavigne
et Tristan Bera
Couvent des Jacobins, Rennes
10.06.2023–10.09.2023

«Jusque-là»

Commissaires : Caroline Bourgeois
et Pascale Pronnier,
en collaboration avec
Enrique Ramirez
Le Fresnoy–Studio national des arts
contemporains, Tourcoing
04.02–30.04.22

«Au-delà de la couleur.

Le noir et le blanc dans la Collection Pinault»

Commissaire : Jean-Jacques Aillagon
Couvent des Jacobins, Rennes
12.06–29.08.21

«Jeff Koons Mucem.

Œuvres de la Collection Pinault»

Commissaires : Elena Geuna
et Émilie Girard
Mucem, Marseille
19.05–18.10.21

«Henri Cartier-Bresson.

Le Grand Jeu»

Commissaire : Matthieu Humery
BnF François-Mitterrand, Paris
19.05–22.08.21

«So British!»

Commissaires : Sylvain Amic
et Joanne Snrech
Musée des Beaux-Arts de Rouen
5.06.19–11.05.20

«Irving Penn.

Untroubled–Works from the Pinault Collection»

Commissaire : Matthieu Humery
Mina Image Centre, Beyrouth
16.01–28.04.19

«Debout!»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Couvent des Jacobins, Rennes
23.06–09.09.18

«Irving Penn. Resonance»

Commissaire : Matthieu Humery
Fotografiska Museet, Stockholm
16.06–17.09.17

«Dancing with Myself. Self-portrait and Self-invention»

Commissaires : Martin Bethenod,
Florian Ebner et Anna Fricke
Museum Folkwang, Essen
07.10.16–15.01.17

«Art Lovers. Histoires d'art dans la Collection Pinault»

Commissaire : Martin Bethenod
Grimaldi Forum, Monaco
12.07–07.09.14

«À triple tour»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Conciergerie, Paris
21.10.13–06.01.14

«L'Art à l'épreuve du monde»

Commissaire : Jean-Jacques Aillagon
Dépoland, Dunkerque
06.07–06.10.13

«Agony and Ecstasy»

Commissaire : Francesca
Amfitheatrof
SongEun Foundation, Séoul
03.09–19.11.11

«Qui a peur des artistes?»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Palais des Arts, Dinard
14.06–13.09.09

«Un certain état du monde?»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Garage Center for Contemporary
Culture, Moscou
19.03–14.06.09

«Passage du temps»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Tri Postal, Lille
16.10.07–01.01.08

Suivez l'actualité de Pinault Collection
sur ses réseaux sociaux :



2, rue de Viarmes
75 001 Paris

Ouverture du lundi au dimanche de 11h à 19h
Fermeture le mardi
Nocturne jusqu'à 21h le vendredi
01 55 04 60 60
info.boursedecommerce@pinaultcollection.com

**Pinault
Collection**